

Jean-François Pocentek

LES PETITES POLOGNES



Jean-François Pocentek

Les Petites Polognes

– roman –

Éditions PAGE à PAGE

*Qu'appellez-vous être Breton ? Et d'abord
pourquoi l'être ? La Bretagne n'a pas de papiers.
Elle n'existe que dans la mesure où, à chaque
génération, des hommes se reconnaissent bretons.
À cette heure, des enfants naissent en Bretagne.
Seront-ils Bretons ? Nul ne le sait. À chacun,
l'âge venu, la découverte ou l'ignorance.*

Morvan Lebesque
Comment peut-on être Breton ?
Éditions du Seuil, 2001

*Je nais à nouveau – mais non d'une femme,
je ne suis pas un, je suis plusieurs, je suis des
milliers, je suis tous les inconnus qui ont donné
leur sang pour que vive un autre homme.*

Josef Kjellgren
(Traduction Philippe Bouquet)

Il arrive demain.

Sa grand-mère m'a fait les dernières recommandations avant de m'envoyer aux courses. La marque de lait, les références précises des cornflakes que j'aurais sans doute un mal de chien à trouver dans le rayon parce qu'il est bien terminé le temps des simples Quaker Oats de ma propre enfance. Et surtout ne pas oublier la barquette de beurre doux pour garnir les bouts de pain qui cernteront les cornflakes posés au centre de l'assiette. Il ne faut pas négliger le rituel instauré depuis ses trois ans, même s'il en a dix maintenant. La venue du petit-fils est une cérémonie dont chaque instant célèbre sa présence au milieu de nous deux, ses grands-parents. Je ne suis pas sûr que lui, ça le préoccupe vraiment.

Il arrive demain, et j'ai encore dans l'oreille une conversation téléphonique vieille d'une décennie.

« Oui, c'est Julie ». Voilà plusieurs jours que nous attendions l'appel. Pour l'accouchement, ils avaient voulu, elle et son mari, en faire une affaire tout intime. Pas de parents, ni de beaux-parents, juste eux deux, des premières contractions jusqu'au contact de l'enfant avec le ventre de la mère, cherchant le sein sous l'œil ébahi du père.

Il était né, il était costaud, avec tout ce qu'il fallait là où il fallait, il était chevelu et il était clair qu'il ne ressemblait qu'à lui-même, façon pour Julie de couper court aux commentaires.

Outre la séance des ressemblances, l'autre moment obligé est l'annonce du prénom. Ils avaient passé des soirées complètes à chercher dans leurs souvenirs, dans leurs lectures, avec le jeu répété du « Ah non, j'en connais un qui s'appelle comme ça, le gamin est une catastrophe ». Peu à peu, dans l'intime des conversations du soir, s'était établie une liste secrète des possibles. Bien sûr, rien n'avait filtré.

« Il s'appelle Marek ». Juste après le petit silence qui a suivi l'annonce, nous nous sommes

empressés de nous exclamer. Le petit silence a juste continué en moi, dans la boîte à questions, celle que j'ouvrirai plus tard. Je m'appelle Jean, même si mon nom de famille a des consonances polonaises, ma femme Martine et moi étions les grands-parents d'un petit Marek, pardon, de notre petit Marek.

La réponse vint quelque temps plus tard dans mon petit bureau. En se mariant, Julie avait renoncé à son nom de jeune fille, à mon nom. Elle était Julie Leprince, mariée à Nicolas Leprince. En appelant leur fils Marek, elle avait choisi de retrouver un peu de ses origines particulières, de retrouver ce qu'elle avait vécu en épelant son nom. Elle avait transmis quelque chose qui était à la fois lointain et tout à fait présent. Elle avait renoué un fil que je n'avais même pas forcément perçu. Y avait-il du polonais en Julie ? Et pour ma part ? Même à l'approche de la quarantaine, les enfants continuent de poser des questions qu'on n'attend pas. À quel âge est-on autorisé à ne plus les entendre ?

Et Julie m'a annoncé que dans les devoirs d'école qu'il reste à faire, la maîtresse a invité sa

classe à faire une recherche sur la définition du mot « généalogie ». Ça promet.

Bon, les courses maintenant. Marek arrive demain.

C'est le matin, et je guette à la fenêtre pour ouvrir le portail. En faisant une marche arrière Julie me sourit et je ne vois que la crête de cheveux sur la tête de Marek. D'où lui vient cette rangée d'épis impossibles à domestiquer sur le haut du crâne ?

Julie coupe le moteur et quitte la voiture. Marek dit, la tête toujours baissée, qu'il descend tout de suite, le temps de finir sa partie en cours sur sa tablette. Le « tout de suite » devient relatif. D'un autre côté, il faut reconnaître qu'il écoute ses parents qui l'encouragent toujours à achever ce qu'il a commencé. Tout est question de point de vue.

Une fois descendu de l'auto, il respecte le rituel qui consiste à toujours câliner notre chienne avant de nous montrer qu'il avait bien conscience que nous existions aussi. Ses bras enlacent sa grand-mère Martine puis il s'avance vers moi et me regarde pour que je puisse l'embrasser sur le front. Une petite bise. On est entre hommes. Et

puis, il nous a dit un matin qu'il n'aimait pas les bisous de vieux. Pour nous rassurer, il a précisé que c'était quand l'accolade était longue et étouffante. Je ne sais pas si ça nous a vraiment rassurés.

Je l'embrasse sur le front. Et là, à mi-chemin entre nostalgie et regret, quelque chose m'arrive dans la gorge. Dans la tête et le souvenir, j'ai l'image de François, mon grand-père, qui avait la même façon de me saluer. Sa maison et celle de mes parents étaient proches. Nous nous croisions souvent au cours d'une journée et, à chaque rencontre, il embrassait mon front, mettait la main dans la poche de sa veste pour en sortir son vieux porte-monnaie en cuir craquelé et me donner quelques centimes. Je mets le souvenir et l'émotion de côté, j'en aurais peut-être besoin si je suis chargé du devoir de généalogie, dans la case « us et coutumes » de la famille.

Dans la cour, Martine prend Marek aux épaules et le cornaque jusqu'à la maison. La matinée est fraîche et elle m'a demandé de faire un peu de feu dans la cheminée. Marek s'assied et, silencieux, regarde les bûches et leurs flammes.

Je me dis qu'elle et moi avons passé nos matinales d'enfance près d'une cuisinière au charbon que l'on disait allemande chez moi. Nous avons la chaleur sans le spectacle du feu. L'odeur aussi était différente. Tiens, pourquoi allemande la cuisinière ? Celle de Martine venait de chez Godin, dans sa famille on est Français de France au moins depuis le temps des Gaulois.

Et puis, c'est revue de détails pour Martine : inspection du sac pour les deux jours et la nuit, instructions pour d'éventuels médicaments, préconisations pour les repas, l'heure du coucher, l'heure du lever, le temps autorisé avec la tablette, et une brouette d'autres détails d'intendance. De toutes les façons elle sait, Martine, qu'elle fera comme elle l'entend mais il est des traditions et des apparences à respecter entre mère et fille.

Arrive l'heure du départ de Julie. Gros câlin à Marek, bise aux grands-parents, patience devant les appels à la prudence dans la conduite automobile et le sempiternel : tu seras bien sage, n'est-ce pas. D'un seul coup, je me demande à qui elle s'adresse en réalité.

J'ouvre le portail et Julie me dit : tu verras avec Marek pour la généalogie ? Il m'a posé des questions sur la famille auxquelles je n'ai pas su répondre. Et elle nous quitte avec un signe de la main, comme si moi j'allais savoir. Faites des gosses.

Une fois rentré, Marek me propose que nous allions à la pêche. Étant donné la température extérieure, je suis d'accord avec sa proposition s'il trouve le moyen d'installer un brasero sur le ponton. Il renonce. Il envisage alors de se mettre à ses devoirs d'école. Devant mon regard perplexe, il sourit en ajoutant : non, je rigole. Ouf, mon petit-fils (oui, oui, Martine, notre petit-fils) est tout à fait sain d'esprit.

Un petit temps de silence et puis : dis, Grand-Père, Jean, c'est pas un prénom polonais ? Le temps de silence que je pose à mon tour, c'est juste pour laisser entrer l'histoire familiale, lui permettre de s'installer à côté de nous et devant la cheminée.

Je me sens pauvre et démuné parce que je ne sais finalement pas grand-chose, et surtout pas

grand-chose d'avéré, de fiable, de certifié. Une famille entre Histoire et Légende. Et là, je sens qu'il me faut réussir mon grand oral. Que mes mots ne trahissent rien, ni personne. Et surtout pas toi, Marek.

Et d'abord, pourquoi aurais-je un prénom polonais ? Je suis Français, né en France de parents qui eux-mêmes y sont nés. C'est vrai aussi que durant l'enfance j'entendais souvent, dans les réunions de famille, une langue que je ne connaissais pas mais que partageaient tous les adultes présents. Enfin presque tous. Ma mère parlait le polonais mais pas mon père, hormis les gros mots bien sûr. Les deux grands-pères le pratiquaient, et pourtant l'un venait d'Allemagne, l'autre de Pologne. La reine des langues, c'était mon arrière-grand-mère : elle parlait sans souci le français, l'allemand et le polonais, passant de l'un à l'autre quand elle voyait de l'incompréhension dans le regard de son interlocuteur. François, mon grand-père à la bise sur le front, était aussi trilingue : polonais, français, patois.

Mais leurs prénoms à tous ces convives, les présents et ceux dont on se souvenait ? Jeanne,

Hélène, Édouard, François, Henri, Sophie. Il y avait aussi un Thaddée qui semblait plus exotique. S'appelaient-ils ainsi avant de quitter l'endroit où ils étaient nés ? Ont-ils voulu se faire Français ? L'a-t-on voulu pour eux ? Tu vois, Marek, je ne suis guère un historien patenté, je ne sais que te dire ce que ces prénoms et ces voix ont inscrit en moi. Heureusement que ton père aime l'histoire. Il saura continuer le chemin avec toi.

Et tous ces Français venaient de Pologne ? Marek continue de répondre à la recommandation de ses parents : toujours vouloir achever ce que l'on a commencé. Il est venu avec sa musette à questions et comme j'aurais aimé que le temps soit plus clément pour rejoindre le ponton de pêche. Là, je lui ai appris à observer le bouchon dans un mutisme stoïcien.

Soyons sincères, Marek, l'histoire des peuples est souvent compliquée, surtout s'il faut l'expliquer au débotté à un jeune esprit de dix ans.

Ainsi la Pologne est une très vieille nation qui fut souvent secouée, jusqu'à disparaître pendant plus d'un siècle. Le pays était partagé

entre la Prusse, on dit facilement l'Allemagne aujourd'hui, l'Autriche et la Russie impériale. Les Polonais n'étaient donc plus polonais jusqu'en 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale. Tu connais bien cette époque parce que tes parents t'ont emmené voir les souvenirs qu'elle a laissés dans le Pas-de-Calais, le Nord et la Somme. Et la Pologne que tu connais aujourd'hui est centenaire.

Autre fait historique, et si tu retiens tout ça, tu vas briller à l'école, Marek, après cette guerre la France était à rebâtir. C'était particulièrement vrai dans le Nord du pays. Et pour reconstruire, il faut des bras.

D'un côté une Pologne qui renaissait et qui vivait de grandes zones de pauvreté, de l'autre une France qui avait besoin de main-d'œuvre. On devait pouvoir s'arranger, et c'est ce que l'on a fait il y a maintenant cent ans, ça s'est appelé une convention d'émigration et d'immigration, ça pouvait aller dans les deux sens, vers chacun des deux pays. Je te rassure Marek, je sais que je suis très âgé aux yeux d'un bonhomme de ton âge, mais je n'ai pas vécu ces événements.

Alors, pour répondre à ta question en pensant à notre propre famille, on peut dire qu'ils viennent tous de Pologne mais avec des différences, avec des existences marquées par d'autres façons de vivre. Certains arrivants parlaient le polonais, et d'autres l'allemand. Aux yeux des Français d'ici, ils étaient tous simplement des étrangers qu'on ne distinguait pas les uns des autres, même si les intonations et les mots allemands mettaient parfois de la fureur dans les yeux. On sortait de la guerre et on supportait mal les « casques à pointe » dans les rues et les cités. Dans les années vingt, il en est venu des dizaines de milliers dans le Pas-de-Calais.

Ta grand-mère Martine a fait l'arbre généalogique de sa famille. La trace du plus lointain ancêtre qu'elle ait trouvé remonte à l'année 1602. Et si l'on mettait une petite épingle là où sont nés chacun et chacune de ses aïeux, on ne dépasse guère le sud de notre département. J'ai bien vite renoncé au même type de projet. Et pour la petite histoire, familiale bien sûr, j'ai toujours entendu mes propres parents parler de François l'Allemand et d'Édouard le Polonais. Quand, après la

mort de mes grands-pères, j'ai retrouvé des documents, François avait un passeport polonais et Édouard était né en Allemagne.

Et je me souviens d'une des rares confidences de François. Il était né en 1899 et était entré en guerre en 1917. Il eut la mauvaise idée d'arriver en même temps que les Américains des armées de Pershing. Alors il a déterré des cadavres jusqu'à l'armistice. En 1939, il était Français mais plus mobilisable. Et il disait dans un sourire, un peu las et mélancolique, que ça n'avait pas de sens d'en faire une chez les uhlands et la suivante à défendre la ligne Maginot.

Et pareil chez les femmes. Ma grand-mère Hélène, née à Dortmund en Allemagne, avait obtenu un passeport polonais auprès du consulat de Lille. Va savoir pourquoi.

Marek a dans les yeux quelque chose à parts égales entre la perplexité et l'amusement. Et il a une première conclusion : je crois surtout que tu n'as pas forcément bien rangé tous les papiers de la famille, ça fait désordre. Je me dis que c'est bon de se sentir soutenu par ses proches. En fait, chez nous, on est arrivés « des Polognes ». Je hoche

simplement la tête, à son tour de refaire l'histoire. Et la question arrive à pas feutrés, mais confiants : alors, on est Polonais ou pas ? Ma réponse se fraie un chemin d'hésitation et de stratégie : ben, sinon ta mère ne t'aurait pas appelé Marek.

Édouard, l'autre grand-père, avait sa formule à lui, qu'il brandissait dans l'intimité de sa cuisine : on a été les Polonais des Russes, on a été les Polonais des Allemands, on est maintenant les Polonais de France. Il était né en 1916, le 2 août, deux ans après la mobilisation en France, trois ans avant que la Pologne ne redevienne polonaise. Polonais de France et il ajoutait : Polonais jamais malade, jamais mourir !

Il le disait en français, ton grand-père Édouard ? C'est comme ça que je l'ai entendu, Marek. Quand tu veux du travail, acheter du pain ou boire une pinte au café, tu as intérêt à vite trouver les mots, et ces mots, tu les apprends auprès de ceux que tu fréquentes. Alors forcément, les phrases n'étaient pas taillées au cordeau, les mots étaient souvent ceux du patois et les accents se chevauchaient. Mais parler comme les autres,

c'était aussi une façon de s'en approcher, d'être avec eux. Et ça allait parfois dans les deux sens. Le « à la tienne » rituel des bistrots s'est peu à peu partagé en *na zdrowie* à la remonte des puits de mines, à la sortie de l'usine ou au café du village. Les Français ont mis un peu plus de temps à comprendre pourquoi certains ajoutaient : *starej krowie*. Beaucoup ont continué de sourire quand on leur a dit que cela voulait dire « vieille vache ». Pourquoi « vieille vache » ? Il fallait sans doute être polonais pour comprendre.

Martine entre dans la pièce et nous demande si nous savons aussi comment on dit « bon appétit » dans la langue de la lignée grand-paternelle. Alors, devant mon ignorance elle en conclut rapidement, hâtivement même à mon goût, que les Polonais avaient sans doute plus vite fait de boire un coup que de passer à table. Je sens que l'on n'est pas très loin du « saoul comme un Polonais ». Il faudra qu'on s'explique là-dessus comme sur toutes les images toutes faites à propos des peuples du monde. Mais après le repas.

Tandis que Marek ingurgite frite après frite, délaissant les haricots verts, Martine s'inquiète de savoir si sa matinée a été fructueuse : tu connais l'histoire de ton prénom, des Polonais arrivés en France, de ta famille du Pas-de-Calais ? Marek a le culte de la vérité : des bouts, ça n'a pas l'air très organisé tout ça. Et d'ajouter, sérieux comme Jean-Paul II, et les yeux regardant en haut et à droite : je me demande si Grand-Père se souvient du prénom du docteur Alzheimer. Marek cultive l'humour de sa mère.

Profitant de ce que sa bouche soit garnie de frites, jugulant le flot de questions, je reprends la main et mes histoires.

La première marée polonaise, dans les années vingt, est arrivée là où il y avait des mines. Quand ils arrivaient et découvraient la vie autour d'eux, le paysage leur semblait familier : des champs et des fosses, comme dans beaucoup de régions de Pologne. Dans le Nord, ils étaient autour de Valenciennes et de Douai, dans le Pas-de-Calais, c'était Lens et Béthune. Ils semblaient venir se greffer sur les veines de charbon.

Certains en avaient l'habitude, les Westphaliens qui étaient déjà qualifiés pour y travailler. D'autres, qu'on disait simplement Polonais, devaient tout en découvrir. Et, bien sûr, les uns et les autres ne se regardaient pas de la même façon.

Tous étaient venus pour le travail et la plupart pensaient que ce ne serait que pour un temps, qu'ils pourraient repartir quand la Pologne irait mieux et pourrait leur fournir du travail près des parents restés là-bas. C'était rendre service au pays qui les accueillait et se rendre service à eux-mêmes.

Au début, s'installer n'est pas forcément facile, mais l'idée n'est justement pas de s'installer. Les compagnies minières les font emménager dans les mêmes corons que ceux où vivent déjà les mineurs français du Pas-de-Calais, créant parfois des quartiers entiers qui deviennent de petites Polognes. On parle à Marles-les-Mines du camp polonais. Ils n'ont pas emmené de meubles, d'abord parce qu'ils n'y sont pas autorisés et ensuite, comme l'installation n'allait être que temporaire, pourquoi s'encombrer ? C'est ainsi qu'un coron entier, réservé uniquement aux nouveaux arrivés, s'est officiellement baptisé « Coron sans buffet ». C'était en blanc sur la plaque bleue.

Du coup aussi, pas la peine de demander à être Français, ce serait beaucoup de papiers à remplir pour user peu de temps de la carte toute neuve. Et puis, les Français des Grands Bureaux allaient bien s'habituer à écrire leurs noms qu'ils jugeaient imprononçables, comme s'ils avaient été baptisés avant l'invention des voyelles.

Oui, au début, deux préoccupations : travailler et préparer le retour en Pologne.

Mon grand-père François avait vingt ans de plus que mon grand-père Édouard. Ils n'étaient pas de la même génération, pas de la même Pologne. Je ne les ai jamais entendus évoquer l'espoir perdu d'un retour au pays. Quand ils pensaient, parlaient, rêvaient pays, c'était à coup sûr ici. Mais les aînés, les pères, les mères qui vivaient à la même époque ?

Si je pense à la plus ancienne que j'ai connue, mon arrière-grand-mère, et que je voyage jusque toi, mon petit-fils, cela fait six générations et plus d'un siècle pour aller de Jeanne à Marek. Et je reste simplement comme un peu idiot devant le temps.

Dans tes conclusions d'élève studieux, tu diras à ta maîtresse que le devoir de généalogie peut avoir le tournis comme effet secondaire. Et tu peux reprendre une part de dessert.

Mais deux événements, qui dépassaient de loin la vie des corons et des campagnes, vont bousculer les rêves et les espoirs des Polonais d'ici et des habitants du monde. Un jeudi noir où toutes les économies s'effondrent et, conséquence, les difficultés qui ont pavé le chemin qui a suivi jusqu'à une nouvelle guerre.

Petit à petit, les Polonais d'ici ont commencé de s'installer plus durablement, non pas qu'ils aient forcément renoncé au retour, mais le provisoire a ses limites et se faire à soi et à sa famille une vie plus confortable sur une terre d'accueil qu'on apprivoise entraine dans les nouvelles perspectives.

Les petites Polognes s'organisent. Dans des baraquements ou simplement dans une pièce de la maison, des commerces s'ouvrent : boucherie, charcuterie, crèmerie. D'autres se souvenaient de leurs talents anciens : on coiffait, on taillait

des vêtements. Et dans chaque échoppe, parfois précaire, c'est la femme polonaise qui tient les comptes et gère la boutique. À l'homme d'être efficace dans sa partie.

Au début, dans ces temps-là, les clients des boutiques parlent la même langue que l'épicier ou le volailler. Les Français ne sont pas encore acclimatés aux charcuteries ou aux pâtisseries polonaises Il faudra du temps pour que le *platzek* ou la *metka* arrivent sur les tables.

Marek, qui a fini sa deuxième part de dessert, profite de la liberté retrouvée de sa bouche pour interroger : c'était quoi sur la table ? Ce qui est comique, c'est qu'il a déjà mangé du gâteau de Mamie avec les drôles de trucs dessus et qu'il préfère la petite *metka* à la grosse, qu'il appelle toutes deux des saucisses. Décision est prise de traduire au fur et à mesure et de faire une liste des mots écrits en polonais. J'affirme et fais le fier, mais il me faudra vérifier chaque orthographe, voire choisir entre deux propositions. Merci Internet.

Dans les petites Polognes, les affaires marchent. Les Wesphaliens, tu te souviens, les ouvriers qua-

lifiés venus de la Ruhr, ont démarré les premiers et on commence de voir leur prospérité : voitures, maisons, radios et séjour sur la Côte d'Opale, au Touquet. Et comme tout le monde ne peut pas être commerçant, ne serait-ce que parce qu'il faut des clients, les autres restent ouvriers mineurs. Les uns et les autres commencent de se regarder différemment.

Et puis le jeudi noir dont l'onde traversera toutes les années trente.

Et ça rigole moins dans les corons parce que, du coup, il y a moins de travail et donc plus de tension. Rien ne fut simple pour les Polonais qui, peu à peu, s'étaient faits à l'idée de rester ici, entre terrils et corons. Les gars avaient rencontré des filles, les filles avaient embrassé des gars, les enfants avaient des copains, partageaient des peines et des rires, parcouraient les mêmes sentiers pour jouer au foot sur le terrain communal. Les mères échangeaient des recettes. Toute une vie de petites habitudes, dérisoires sans doute aux yeux des fluctuations économiques et des décisions politiques, mais toute une vie de liens banals et quotidiens qui font la réalité, sublime

et grotesque, de l'existence d'un homme, d'une femme. Non, Marek, dans ces années-là, ça n'a pas rigolé dans les corons.

Quand il n'y a plus de travail, tout devient difficile sur le carreau de la fosse, dans les ateliers d'usine, dans les champs et les fermes. Et il ne fait pas bon le dire parce que ça fait devenir celui, celle, dont le départ calmerait les clameurs. Alors on prépare des trains qui reconduisent des Polonais dans une Pologne que certains n'ont jamais vue, dans une Pologne qui n'existait jusque-là que dans leur imaginaire ou la parole des anciens. Une fois averti, tu as quarante-huit heures pour être prêt. Note que ça doit pouvoir se faire vite, tu n'as droit qu'à trente kilos à embarquer, moins qu'un bagage en soute sur Air France.

De notre famille, personne n'est reparti. Et ce serait bien, Marek, que tu ne me demandes pas pourquoi. Parce que je n'en ai aucune idée. Mes deux grands-pères sont restés. Mon père en a profité pour naître en 1936 et ma mère en 1939. En France. Serions-nous en train de nous parler, autrement ?

Beaucoup sont renvoyés, sous prétexte de conduite qui laisse à désirer ou de rendement en baisse. Ceux qui restent commencent de vivre une autre France : ils deviennent les sales Boches ou les sales Polaks. Pour dire leur mécontentement, avec des camarades français, ils organisent des grèves et, dans une fosse, ils refusent de remonter des galeries pendant trente-six heures, retenant des ouvriers français avec eux. Mais il faut bien regagner la surface et, une fois au jour, ils seront expulsés de France.

Tu vois, Marek, ces années-là et celles de la guerre sont particulières. Elles sont inscrites dans les livres d'Histoire. Et tu pourras la lire cette Histoire avec ses dates, ses chiffres, ses lieux. Tu verras des Polonais et des Français du Pas-de-Calais courageux, droits, fiers. Tu en verras d'autres dont on doit se souvenir pour comprendre et éclairer nos propres choix aujourd'hui. Tu en verras faire résonner leurs bottes dans le même rythme que celui de cet ennemi qui voulait rayer l'humain du monde. Tu en verras qui sont devenus Justes parmi les Justes.

Moi, ce que je peux te dire aujourd'hui, ce sont les récits de ta Mamie Thérèse et de son enfance sous les bombardements. Et quelques mots, rares, précieux, parfois abandonnés de tes grands-pères. Je les ai recueillis comme par effraction.

Le bruit des avions et la faim. Voilà ce qui alimente la mémoire de ta Mamie Thérèse, ma mère, moi ton grand-père Jean. Elle est née en septembre 39. On fait parfois de meilleurs choix. Elle a les visages d'Édouard et d'Hélène penchés sur son berceau. Et puis sa grand-mère Jeanne. A-t-elle quelque chose de fondamentalement polonais ? Les voix qu'elle entend, les berceuses qu'on lui chante, et sa nationalité. Elle choisira de devenir française par le mariage. Ça a un côté amusant parce que ton Papy Jules, que tu n'as pas connu, est né trois ans plus tôt, de mon grand-père François qui a épousé une Française, Madeleine. Et Mamie Thérèse est devenue française en épousant le fils d'un Polonais et d'une Française de France.

Mamie Thérèse a six ans à la fin de la guerre. Ce n'est pas vieux, mais c'est suffisant pour gar-

der au profond du cœur et du corps l'épouvante du bruit des sirènes et des bombes. Tu as déjà vu qu'elle lève les yeux au moindre bruit d'avion dans le ciel.

Et puis les souvenirs du ventre vide. Alors, en passant devant le jardin de l'oncle Théo, elle fauche un chou-rave et se cache pour le manger cru. La courante qui la fait se plier en deux ne l'empêchera pas de rejouer la même aventure avec des pommes trop vertes ou de jeunes cornichons.

À côté de la grande Histoire, il y avait la petite avec des Polonais, des Français, dans le Pas-de-Calais et ailleurs qui tentaient simplement de survivre.

L'annonce de la fin de la guerre n'a pas transformé la vie des gens d'un coup de baguette magique, mais elle a ouvert un espoir. Le manque de tout a continué, les édifices sont restés quelques saisons à terre, les gens ont mis du temps à se reconnaître. Et pour les Polonais, ce fut l'heure d'un nouveau choix.

François et Édouard ont décidé de reprendre leurs affaires là où elles en étaient, de retourner vers la fosse, et d'élever leurs enfants ici. D'autres

ont choisi de rejoindre cette Pologne nouvelle qui les appelait de ses vœux, partagés entre l'espoir d'une vie nouvelle et la crainte de n'être qu'un *Francuzi*, un étranger dans leur propre pays, après l'avoir été ici.

J'ai envie d'un café, et je vais proposer un thé à Martine. Tu veux quelque chose ? Juste du lait pour Marek, il est comme Julie. En lui apportant son verre, il y a comme une petite bulle qui me monte à la mémoire : *mleko*. Ça veut dire « lait » en polonais et nous le notons sur la liste commencée. Marek me dit que je vais finir par me souvenir du prénom d'Alzheimer. Moi aussi, je t'aime Marek. Et puis, il me blague sur le café que j'ai préparé, celui-là même que son père Nicolas qualifie de « café de Polonais ». Et en quel honneur, s'il te plaît ? Parce qu'il est très léger, Papa le préfère genre italien. Dis-moi ce que tu bois, je te dirai qui tu es, ou du moins d'où tu viens.

Dans mon enfance dans les corons, il y avait toujours la cafetière et la bouilloire sur la cuisinière. Et au long de la journée, les odeurs de thé et de café se concurrençaient ou s'harmonisaient. Et une main se tendait souvent pour remettre de

l'eau sur le filtre en métal. Je savais qu'on parlait de *chirloute* pour ce café de plus en plus dilué, un mot patois. Et Marek parlait de « café de Polonais ». Alors je me souviens de Sylvia qui a très longtemps cru que le mot « guiffe » était du sabir polono-allemand de sa mère, avant de comprendre bien plus tard qu'elle lui parlait de sa figure et de la claque qui la menaçait. Et j'entrevois tout ce qu'il y a à démêler dans ce qui nous a faits, tout ça dans une bête tasse de café.

Comment on dit merci en polonais ? Marek veut être poli. Je suis fier parce que je sais tout de suite dire *dziekuje*. La liste des mots s'allonge, mon étonnement sur mes capacités linguistiques enfouies aussi. On revient à l'histoire de Mamie.

Raconter la vie de ton arrière-grand-mère, Marek, c'est dire aussi la vie de la mine, la fosse comme on disait dans le coron. Fille de mineur polonais, puis femme de mineur d'origine polonaise, dans ses traits et ses façons, dans son histoire, bien d'autres femmes et hommes des mines du Pas-de-Calais pourraient retrouver des bouts communs. Même s'ils ne comprennent pas *mleko* et *dziekuje*, ils savent la mine de la terre d'ici.

Mamie Thérèse a sept ans maintenant, les mines n'appartiennent plus aux compagnies mais à l'État. Édouard se croirait presque fonctionnaire. Mais ni le travail, ni le coron ne changent de gueule.

Jeanne, sa grand-mère, ne vit pas très loin, dans un baraquement avec Adalbert, cet arrière-grand-père que je n'ai pas connu. Mais Adalbert a des projets, un surtout : avoir sa propre maison. Il mettra des années à la construire tout seul, juste à temps pour y vivre quelques années avant de mourir. Beaucoup à cette époque font deux journées.

Mamie Thérèse accompagne souvent Jeanne jusqu'aux « Slowiki », les Rossignols, une chorale. Elle n'y chante pas, mais écoute et prend le goût de la musique et de la langue. Le français, elle le parle à l'école. Elle aime y aller, elle aime ses maîtresses et elle est bonne élève. Elle aurait dû aller à la ville pour entrer au collège, son enseignante pariait sur elle et l'avait inscrite au concours d'entrée en sixième qu'elle avait réussi. Édouard a refusé, alors elle est restée dans son école jusqu'au certificat d'études. Il a refusé parce que les villes sont des lieux dangereux et

puis, il ne l'a pas dit, mais à quoi ça sert de faire faire des études aux filles ? L'école ménagère, ça oui, ça a du sens. Surtout pour l'homme qu'elle épousera forcément un jour.

En attendant ce grand jour, elle vit sa vie de petite Polonaise des corons.

Elle va de la maison à celle de Jeanne, de son jardin à celui de ses oncles, de sa chambre, partagée avec le frère, jusqu'à l'église de la communauté polonaise. Les Polonais de Marles-les-Mines ont leur propre curé. Ils ont aussi leurs militants communistes, mais tout ce petit monde ne se fréquente pas forcément.

Quand elle ne travaille pas au jardin, qu'elle n'aide pas sa mère à la cuisine, qu'elle ne nourrit pas les poules, les canards, qu'elle ne ramasse pas des pissenlits pour les lapins de Jeanne et Adalbert, qu'elle ne coud pas les ourlets des pantalons de son frère, qu'elle ne pend pas la lessive et qu'elle a achevé ses devoirs, bref, quand elle a un peu de temps libre, elle en profite pour participer à la fabrication d'une *pierzyna*.

D'accord, Marek, pour mettre le mot sur la liste, mais tu sais ce que c'est parce que ta mère

en a une chez vous et tu as déjà dormi dessous. Il sourit : ah, je vois, c'était à la fois léger et chaud quand c'était dans le lit. Mieux qu'une couette, et surtout plus marrant. Eh bien cette *pierzyna* elle vient de Jeanne, et elle a été refaite plusieurs fois.

Dans la petite cour du coron, les femmes et ta Mamie Thérèse d'une dizaine d'années sont assises en rond sur les chaises sorties des cuisines. Dans les semaines qui ont précédé, on a abattu oies et canards. Toutes les plumes sont là et pour que ce gros édredon à l'enveloppe rouge soit léger comme tu l'as senti, on arrache de chaque plume les deux côtés, le duvet, de la tige pour les conserver. Les tiges, c'est lourd, ça peut piquer, on s'en débarrasse. C'est pour cela que toutes les voisines sont là, tu imagines le travail quand tu sais la taille de l'enveloppe à garnir. Et ça bavarde, ça bavarde, avec une interruption chaque fois qu'un duvet malicieux vient se glisser au fond d'une gorge béante de rire. Alors, ça tousse, ça tousse.

T'en as une chez toi, de *pierzyna*, Grand-Père ? Celle que j'avais est celle qui a parfois garni ton lit. Tu diras à ma fille, à ta mère, qu'elle ne lui appartient plus. Je te la donne.

Ta Mamie aimait aussi une autre spécialité qui venait de ce pays qu'elle n'a jamais vu, où elle n'avait rien goûté. Édouard avait semé et surveillé la pousse en prenant soin d'éloigner les limaces et les grenouilles. Je ne sais pas pourquoi, mais pour Édouard, c'était loi universelle et surtout parole d'évangile que de dire que les cornichons attiraient les grenouilles. Au fur et à mesure de leur maturité, Édouard les cueillait. Ce n'était pas du cornichon de la grosseur d'un doigt, c'était plus proche d'un petit concombre. Alors, Mamie Thérèse et sa mère les préparaient. Moi je ne sais pas les faire, mais je sais toujours les manger, les *ogórki*. Avec ce goût de saumure et cette herbe particulière qu'on appelait *koper*, je crois que ce doit être de l'aneth, sans compter les ingrédients de chaque famille et les rires qu'on y ajoutait en les préparant.

Marek a une légère grimace : tu manges des trucs bizarres, Grand-Père. Je souris parce que je te tiens, mon petit-fils : eh bien, espèce de cornichon toi-même et d'amateur de hamburger, sache que ce sont des *ogórki* qu'on y met dans ton pain sucré avec ta viande prémâchée.

J'en viens à me demander si le café américain et le hamburger de chez le célèbre clown ne sont pas redevables à la migration polonaise.

C'est dans ce temps de sa vie, auprès de sa mère, de ses grands-mères, dans le regard gourmand de son père, que Mamie Thérèse a aussi appris les secrets du *platzek*, tu sais ce gâteau que tu trouves un peu étouffant et dont tu ne manges que les trucs sucrés qui en garnissent le dessus ; le *makotch*, le roulé aux graines de pavot que tu apprécies davantage pour son goût et parce que tu espères que le côté pavot en fasse un space cake ; les *pouchki* que tu lui réclames fourrés même avec des guimauves, à des années-lumière du respect des traditions. Le pire, c'est que Mamie Thérèse te cède trop souvent sous le fallacieux prétexte que tu es un enfant. C'est vrai, mais n'en profite pas.

Marek a la mine réjouie. Est-ce l'idée que son arrière-grand-mère l'adore, ou les images nées de sa propre adoration des choses sucrées ?

Je ne sais pas si je suis clair dans mon récit parce que Marek a parfois des questions surpre-

nantes : et l'école, c'était en français ? Ça reste un principe de base depuis Charlemagne et jusqu'au ministère de l'Éducation nationale, mais elle avait aussi, si elle le souhaitait, des cours de polonais le midi. Là encore son père a trouvé qu'il valait mieux qu'elle soit à la maison pour manger. Mais, fidèle à ses années d'apprentissage, elle est retournée apprendre la langue qu'on parlait chez elle à soixante-dix ans, pour s'apercevoir que, si les intonations lui étaient familières, elle était loin de maîtriser la langue officielle, et son orthographe. Elle voulait que je l'accompagne, comme elle avait voulu que j'apprenne en étant petit. J'ai refusé. C'est ainsi. Mais je suis content, Marek, de notre liste qui s'allonge tout doucement.

Et puis il y avait un autre lieu où le polonais était officiellement admis, voire obligatoire, c'était l'église. De façon générale les Polonais étaient fort catholiques, et Mamie Thérèse a fait quatre années de catéchisme pour préparer sa communion solennelle en Polonais. Elle sait encore les prières. Mais, si le par cœur ne posait pas de soucis, elle ne comprenait pas tout ce qu'elle disait, pensant encore aujourd'hui que certains passages étaient en latin. Il y a aujourd'hui dans sa petite

bibliothèque deux missels, un noir et un rouge, qui s'appuient sur son dictionnaire français-polonais. Ce temps de communion était une grande fête pour la famille et après la cérémonie à l'église de Calonne-Ricouart, ce fut le repas traditionnel, et plus que copieux, à Marles.

Marek reste un temps silencieux, un silence que je partage, puis : moi, je ne vais pas au catéchisme, mais je serais quand même d'accord pour une fête. On offrait des cadeaux ? Bien qu'il vive maintenant en Bretagne, Marek ne perd pas le Nord.

Mais, ils travaillaient tout le temps les Polonais ? J'imagine que non, Marek, mais c'est vrai que ça prenait beaucoup de place dans leur vie. C'était aussi une époque fort différente et les gens dont je te parle avaient peu de moyens. Alors, ce n'était pas de la débrouille, mais si tu voulais quelque chose il fallait te retrousser les manches : pour la maison, le jardin, la volaille. Une fois, un jour où la vie me paraissait compliquée, Jeanne, mon arrière-grand-mère (tiens on l'appelait *Buszia*, et son mari *Dziadzia*, à mettre sur la liste), m'a dit : si tu as besoin d'une main

secourable, tu en trouveras toujours deux au bout de tes bras. Étaient-ils arrogants ? Soignaient-ils l'image d'eux-mêmes qu'ils donnaient aux autres ? Un jour, Robert, un ami français, qui avait partagé la vie des Polonais dans les corons, m'a dit, qu'enfant, il avait comme honte quand il comparait le jardin de son père à ceux de la cité. Peut-être était-ce une façon de ne pas se faire remarquer de voisins qui ne les voyaient pas forcément d'un bon œil. Ils précédaient, prévenaient les reproches que, dans leur tête, l'on aurait pu leur adresser.

Mais, ils avaient aussi le sens de la fête et du divertissement. Pour Mamie Thérèse, il y avait les balades dans la campagne. Un jour où elle était de service à l'école, avec charge de nettoyer le tableau et de préparer le matériel de classe, elle a vu sur le cahier où l'institutrice notait les activités prévues que vendredi après-midi, les élèves allaient visiter les collines de l'Artois. Mais ce n'était que la balade rituelle et à vocation hygiénique qu'elle faisait chaque semaine. Juste qu'elle ne se savait pas arpentant ces fameuses collines qu'elle aimait. Elle aimait aussi la Clarence qui baignait le pied

du relief, sauf les jours où, sortant de l'eau, elle voyait les sangsues collées à ses mollets.

Il y avait parfois les Sokols, où elle tentait de faire du sport avec son corps malingre, ou encore les sorties avec les scouts polonais et la joie de ramasser du bois mort pour faire la cuisine le soir en plein air.

Et puis les soirées. Mamie Thérèse allait chez l'une ou chez l'autre de ses grands-mères et toute la famille se mettait autour de la table ou devant le meuble devenu le plus attractif de la maison : celui qui servait à la fois de radio et de tourne-disque. Un meuble ? s'étonne Marek. Oui, jeune homme, on n'avait pas encore découvert le transistor et la miniaturisation japonaise ne régnait pas encore sur le monde. On écoutait Radio Lille et surtout la demi-heure polonaise. Les hommes buvaient du café arrosé. Marek m'interrompt : tu veux dire allongé ? Oui, en quelque sorte, mais allongé avec de la goutte, et les femmes avançaient les assiettes d'*ogórki* et de charcuterie, *smierka*, *leberka*, pour prévenir l'ivresse. Mais la mastication cessait dès que la voix de Lucy Adam s'élevait dans la pièce. C'était pour tous la voix de la Pologne, et pour les présents c'était

une voix familiale. Lucy était la nièce et filleule de Jeanne, un trésor à la fois national et familial. Mamie Thérèse allait parfois jouer chez elle, malgré la différence d'âge, et récupérait les petits bijoux de pacotille dont Lucy ne voulait plus, mais il lui était fortement recommandé de ne pas toucher au piano de la maison.

Quand Jeanne a laissé sa maison aux parents de Mamie Thérèse pour emménager dans la maison construite par Adalbert, échappant à la surveillance parentale, elle montait le soir à la fenêtre de sa chambre et se penchait pour mieux entendre Lucy chanter dans cette salle de la rue Gambetta. Elle revenait à la réalité quand son père lui claquait les fesses et fermait les volets, sous prétexte qu'elle risquait la chute.

Cette prudence paternelle légendaire, cette crainte de tout, n'empêchait pas Édouard de clore les soirées en racontant des histoires de fantômes et de vampires. Peut-être exorcisait-il ses peurs sans savoir qu'il entretenait celles de sa fille. La petite Thérèse préférait les moments où Édouard sortait sa mandoline ou son accordéon et que tout le monde s'accordait en une chanson. Il suffisait de le laisser quelque temps avec un instrument nou-

veau pour qu'il l'apprivoise. C'est sans doute pour cela qu'on lui supposait des ancêtres tziganes.

Cette peur qui n'a jamais quitté mon grand-père, je l'ai vue toujours à l'œuvre dans les dernières années de sa vie. Il habitait encore une maison des mines, avec les toilettes au fond de la cour. Il ne rejoignait jamais le petit coin sans passer par le buffet de la cuisine pour prendre ses papiers d'identité, comme s'il voulait toujours prouver sa légitimité en terrain découvert, comme s'il s'attendait toujours à ce qu'on lui demande de partir. La marque du migrant ?

Je vois de la tristesse dans les yeux de Marek. Alors, diversion : tu veux voir des photos ?

Voilà longtemps que Martine et moi avons renoncé aux albums. Nous sommes bien sûr passés au numérique et les photos anciennes ont rejoint le fouillis d'une jolie boîte archives aux coins chromés : fouillis des familles, mélange des époques, assortiment des formats, pêle-mêle de sépia, de noir et blanc, de couleur Kodachrome. Marek entreprend de fouiller le fouillis. Il est

méthodique et ne garde que ce qui lui paraît suffisamment ancien pour être polonais. La Pologne, c'est pour lui de l'ancien temps. Mais l'ancien temps est aussi français et mes ancêtres viennent se marier à ceux de Martine. Alors je sélectionne dans la sélection en osant espérer que Marek ne sera pas trop précis dans ses questions. Sur les images, je pressens ce qui concerne les Petites Polognes, mais bien des lieux me restent imprécis et beaucoup de visages n'ont pour moi pas de noms. Je me souviendrai à la marge du souvenir. En un mot, je ne fais pas le malin.

Marek reprend le jeu de photos de mes mains. Il regarde lentement, prend du temps, entrant peu à peu dans ces images pour lui d'un autre monde parce que d'un autre temps. Il me dit qu'il sait bien que ce sont des photos mais que les gens ont l'air plus immobiles que sur les photos que font Julie ou Nicolas, ses parents. Parce qu'aujourd'hui, Marek, on prend la photo à la volée, dans le mouvement de ceux que l'on capte. Aujourd'hui, dans les réunions de famille, il ne viendrait pas à l'idée du photographe, sauf pour ta grand-mère Martine, de demander que tout le monde le regarde, immo-

bile, fixe par avance et se mettant à son avantage. Derrière chacun des clichés que tu vois, il y a de la préparation, des façons immuables, du rituel.

Regarde ta Mamie Thérèse sur sa photo de communion. Ils sont allés chez le photographe de la ville. L'affaire est trop sérieuse. Il y a une toile de décor derrière elle, à son côté un guéridon où est posé un vase de fleurs, blanches à coup sûr. Pas un pli sur la dentelle de sa robe et on a mis du temps pour placer le missel dans ses mains et le chapelet autour. Le photographe s'est reculé plusieurs fois, Hélène, la mère de Thérèse, a demandé à maintes reprises d'attendre et s'est avancée pour, du bout du doigt, discipliner une mèche de cheveux. Il a fallu du temps pour approcher la perfection et Thérèse s'est laissée faire. Elle sourit. On ne fait pas une photo, on arrête le temps, pour elle, pour la famille, pour tous ceux à qui on montrera l'image, pour ceux, plus rares, qui en recevront un tirage. Comme un hommage.

Et à la fin d'un repas où l'on se retrouve sans raison particulière, si ce n'est le plaisir et le devoir de se voir en famille, arrive le moment de la photo, dans le jardin si le temps et les fleurs sont d'accord, dans la salle à manger pour bénéficier

d'une lumière électrique supplémentaire. Alors les femmes se repoudrent, les hommes rajustent leur cravate et leur ceinture que l'abondance du repas a desserrées. On choisit sa place, on évalue les tailles, on met quelqu'un en avant, au centre, et le photographe du jour, celui qui ne sera pas sur la photo, fait les ultimes recommandations.

Regarde, Marek, ils sont tous là. Ma Buszia Jeanne, sans son Adalbert déjà parti. Elle a arrangé ses énormes boucles qui lui tirent l'oreille et tu peux presque sentir l'odeur de la poudre de riz qu'elle a soigneusement déposée sur ses joues qu'elle pense avivées par la goutte de vodka qu'elle a bue. À sa gauche, Thérèse, Édouard et Hélène, ses parents. Lui a soigneusement gominé ses cheveux et affûté son sourire, elle a remis en forme le jabot de mousseline qui finit d'habiller son chemisier. À la droite de Buszia, Jules, mon père, le mari de Thérèse que tu n'as pas connu, et puis François, son père. François est seul parce qu'il ne sort jamais avec sa nouvelle épouse qu'il n'aime pas et qu'il appelle la Vieille. Après la mort de la mère de Jules, il lui fallait bien une femme pour tenir son intérieur. Il disait, fataliste : j'ai trouvé que ça.

Debout, face à l'objectif, ils forment le tronc et les branches de leur arbre familial. Je ne suis qu'un projet, mais ils savent que je regarderai un jour cette famille avec toi à mes côtés, Marek. Ils en sont sûrs sans même rien en savoir, parce qu'ils sont sûrs qu'on n'est pas polonais sans une famille.

Tous polonais, Marek, et pourtant tu as raison, ils ne sont pas semblables, quelque chose les rassemble qu'on ne sait pas. Et oui, tu as encore raison, mon petit-fils, les femmes ont toutes les cheveux longs, souples et frisés, on disait crolés, et les hommes sont coiffés en arrière. Mais la moustache d'Édouard est à peine un trait juste au-dessus de la lèvre, une élégance à la Valentino. Celle de François semble drue, rude, et, si elle occupe tout l'espace entre le nez et la bouche, elle ne dépasse pas la largeur des narines. Y a-t-il une moustache polonaise ?

Et là, c'est toi ? demande Marek, tu es tout petit. Pourquoi les petits-fils pensent-ils que les grands-pères naissent avec du poids en trop, le tour des yeux ridés et une barbe ?

Et là, c'est qui ? C'est surtout pour moi l'occasion d'allonger la liste : *Wujek* c'est l'oncle, moi j'entendais plutôt *Wuja*, et *Ciotka*, c'est la tante.

Et là, c'est où ? Dans un restaurant de Lens où nous nous sommes retrouvés après l'enterrement de Buszia. Pour faire la fête ? Non, jeune insolent, pour respecter la tradition du repas familial partagé après avoir accompagné celle qui était partie au cimetière de Marles. Ce jour-là, j'ai cru bon de ne pas refuser les toasts portés en l'honneur de Jeanne. C'est ta grand-mère Martine qui a conduit pour rentrer. Marek se marre comme un bossu et me rappelle les paroles matinales de Martine : saoul comme un Polonais.

C'est l'heure de la mise au point. Sache, mon cher Marek Leprince, que je vais avoir l'occasion, devant tes yeux ébahis, de rendre le vrai sens de cette expression dont on n'a conservé que la moitié. Parlons donc de Napoléon, tu vois de qui je parle, cet homme pour qui un croquis valait dix mille morts. On lui présente un héroïque bataillon de cavaliers polonais qui avaient remporté une victoire pour lui. Les officiers français de l'époque, sans doute un peu vexés, soulignèrent à l'empereur que ces vaillants guerriers étaient cependant saouls au moment de la bataille. Napoléon répondit : Alors messieurs, sachez être saouls comme des Polonais.

Martine passe la tête et avoue qu'elle ne connaissait pas l'anecdote et ajoute : c'est sans doute pour ça que tu continues de manger tes cornichons bizarres quand tu abuses un peu. Par solidarité masculine Marek se mord légèrement l'intérieur des joues.

Et tu en as d'autres des photos de toi, Grand-Père, de quand tu avais mon âge ? Là je vais chercher l'album que Thérèse m'a réalisé et que je n'ai pas osé démonter. Marek s'extasie : il y a même des photos couleur ! Il m'agace un peu, pas vous, tous les grands-parents du monde et d'ailleurs ? Il s'attendait à quoi, des daguerréotypes ?

Oh dis donc t'étais mince. T'es en short, tu faisais du sport ? T'es joli avec tes longs cheveux bouclés, ou alors c'est ta petite sœur ? Je me jure d'enfourer l'album au fond du jardin. Et finalement, si t'étais Polonais, ça ne se voit pas sur les photos. Pourquoi veut-il que ça se voie sur ma figure, ma « guiffe » aurait dit Sylvia ? Et finalement depuis ce matin, tu ne m'as pas dit, t'es Polonais ?

Je peux au moins te dire ce qu'il y a peut-être eu de polonais dans mes jeunes années. Elles se sont passées dans les corons, mais je ne vais pas

te refaire *Germinal*, ni un document historique, juste des hypothèses.

J'ai hérité, du moins mon oreille, d'une accommodation aux accents qui fait que je peux continuer une conversation même sans tout discerner de la parole de mon interlocuteur. J'ai vécu avec le français, le polonais, l'allemand, le patois du Pas-de-Calais, puis celui du Nord, sans compter les chants, les musiques et les rythmes. Ça m'a fait une oreille prête à toutes les expériences, presque la capacité à deviner ce que me dit l'autre.

Sur le terrain qui séparait les pignons des deux corons et qui nous servait d'aire sauvage de jeux et de rencontres, à nous les mêmes, on entendait aussi tous les accents, avec même certains que je découvrais. En plus de tous ceux que je t'ai dits, Luigi, Ambrosio et Sebastian venaient avec l'Italie et leur *disgraziato* et leur *ayouto*. Jacques et Gérard, avec leurs prénoms si français avaient un accent belge, qui les faisait passer pour des étrangers francophones et exotiques, et quand ils voulaient nous faire comprendre qu'ils ne pouvaient pas, ils affirmaient qu'ils ne savaient pas savoir. Et puis Aïssa, frais arrivé du Maroc, qui, en colère parce qu'il ne voulait pas être dans les

buts, retrouvait le rythme, les mots et les accents de son père quand il engueulait son fils.

Je ne sais si j'étais Polonais, mais mon nom le disait et m'a aussi attiré des « sale polak ». Tu ne le répéteras pas à ta mère, mais j'avoue aussi les « sale macaroni », les « sale bougnoule », les « sale flahutes » lancés à Jacques et Gérard, alors qu'ils venaient de Wallonie. L'idée était, dans la colère, la déception, la rancœur et la peur, de dire que l'autre, l'ennemi de l'instant, était différent, ou que l'on était différent de lui et qu'il y avait de la saleté en lui, comme si cela blanchissait, purifiait celui qui proférait l'insulte. Enfant, ça ne durait jamais. Je ne pensais pas être de Pologne, moi né en France, mais parfois les autres voulaient durement me le reprocher.

À la maison, Jules, mon père, n'avait rien de polonais mais il faisait comme moi et obéissait aux quelques façons d'avant qu'avait conservées Thérèse. Elle confectionnait les pâtisseries que tu connais, mettait de la *metka* dans le fricot aux haricots, qu'elle arrosait d'un peu de vinaigre dans nos assiettes, me couvrait de la *pierzena* dès le début de l'automne et faisait cuire de la sau-

cisse à la marjolaine le jour de Pâques. Et le lendemain de ce jour de fête, le lundi, elle jetait un peu de parfum sur les parents et les amis : elle faisait *dyngus*. Et on l'échappait belle, parce qu'au départ de la tradition c'étaient des seaux d'eau que l'on balançait, parce que l'eau, c'est la vie. Dans mon enfance, les femmes s'aspergeaient mutuellement d'eau de toilette et l'eau-de-vie, les hommes la mettaient dans des petits verres.

Il y avait aussi une image de la Vierge noire de Czestochowa. Marek lève les sourcils, fournis comme ceux de son père : il y avait des Polonais noirs ? Marek, il faut d'abord te souvenir qu'a priori Marie n'est pas née en Pologne, quoique certaines *babcia* le souhaiteraient ardemment, et ensuite sache qu'elle est noire sur l'icône d'origine parce que c'est la peinture qui s'est assombrie. Et Thérèse m'avait aussi mis autour du cou une chaîne et une médaille mariale. Et comme le dimanche matin, elle était occupée à la préparation du repas, elle m'avait délégué pouvoirs et missions pour la remplacer à la messe. Catéchisme, communion, confirmation, j'ai fait tout le parcours. Mais entièrement en langue française. J'étais son représentant de la tradition catholique polonaise,

tout allait bien, mais elle m'encourageait aussi à participer aux activités de loisirs organisées par les Jeunesses Communistes. Et comme disait mon père qui avait l'habitude de rejoindre ses copains ce jour-là au café : le dimanche matin, c'est une à la cuisine, un à l'église, et un à la chapelle.

C'étaient les petits bouts de polonais de mon enfance. Dans l'insouciance. Pour l'adolescence, ça s'est un peu tendu. Dans le milieu des années soixante-dix, les inquiétudes montaient dans les mines. Ailleurs aussi d'ailleurs. Moins de charbon, donc moins de travail et quelques mines fermèrent. Mon père faisait plus de temps de trajet pour rejoindre avec le bus sa nouvelle fosse. Et comme d'habitude, comme dans les années trente que je t'ai racontées, les gens ont commencé de se regarder un peu en coin, certains se souvenant qu'ils étaient là avant les autres, qu'ils avaient donc priorité. La mémoire devient sélective quand la crainte arrive. Les « polak », les « macaroni » sont réapparus. Tout le monde s'y mettait. Parfois le sens commun se perdait et j'ai entendu un copain de mon père dire que les Marocains venaient en France pour bouffer le pain des Polonais.

C'est à cette époque que j'ai appris une formule secrète que je te livre aujourd'hui si tu promets de te taire, surtout avec Julie. Le mot *kataniocz* a refait surface, et c'était l'équivalent de « polak » mais en direction des Français. Et il y avait une petite comptine que l'on baragouinait avec quelques-uns et qui se traduit par : le *kataniocz* est entré dans un cul, il y faisait noir, il n'en est pas ressorti. Et s'il te plaît, arrête de rire, tu es plus *kataniocz* que polak. Alors, me réplique Marek, je ne suis entré qu'à moitié ou bien il y avait de la lumière. Mon petit-fils ne cesse de m'étonner, mais je ne devrais pas. Il a dit à un de ses copains, dixit la maîtresse : je vais te démonter et te remonter à l'envers, tu auras le cul à la place du cerveau.

On rit comme des bossus jusqu'au moment où nous nous rendons compte de la présence de Martine. C'est bien le mot cul que je viens d'entendre ? Vous voulez que je vous lave la bouche au savon ? Allez, la table attend d'être mise. Qu'est-ce qu'on mange Grand-Mère ? Des hamburgers... avec *ogórki*.

Le camp polonais de Marles-les-Mines,
carte postale (cliché D. Musart)
© Centre historique minier

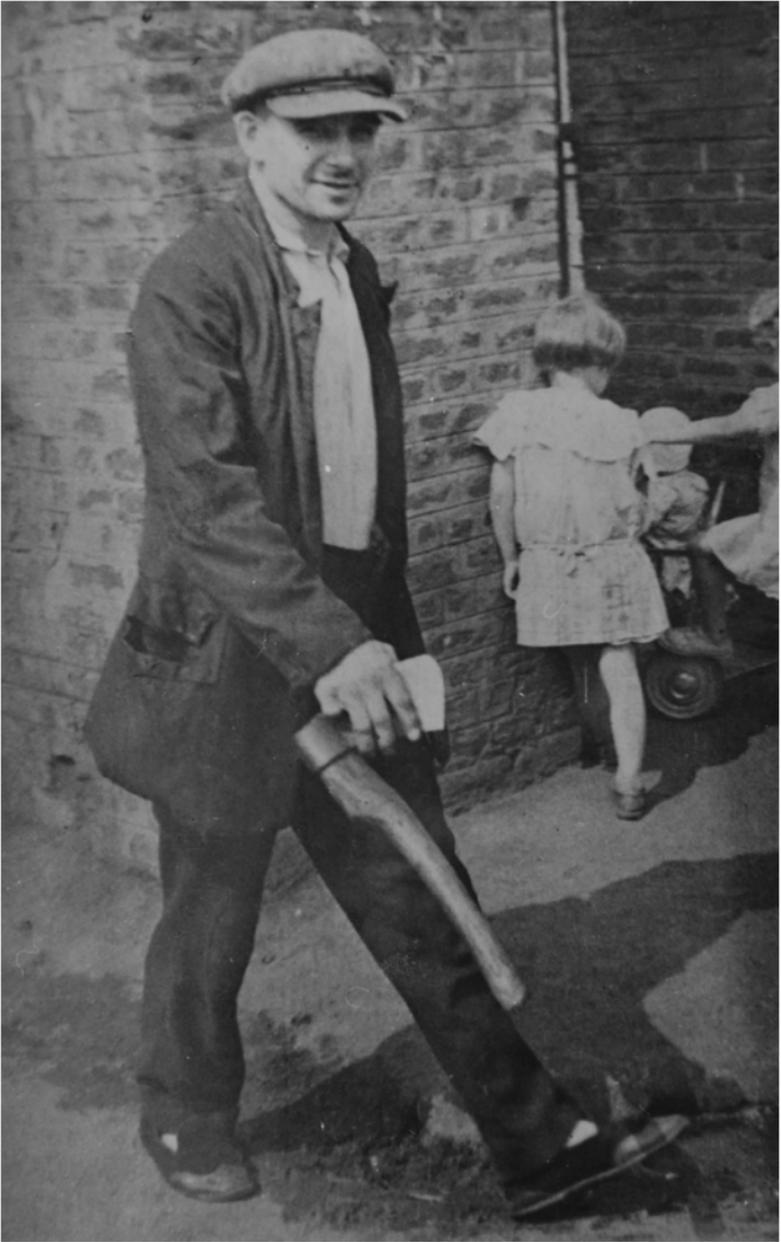
Famille polonaise à Billy-Montigny, 1925
© Centre historique minier



Soldats polonais de l'armée allemande, 1914-1918
© Institut des civilisations et études polonaises



Mineur rentrant chez lui, 1921
© Institut des civilisations et études polonaises



Mariage, Courcelles-lès-Lens, 1945
© Maxence Gasiecki

Nourrice et enfants sur la plage de Bray-Dunes, 1952
© Henri Dudzinski



Crèche de Noël, Oignies, 1943
© Institut des civilisations et études polonaises

Récréation à Billy-Montigny, vers 1931
© Institut des civilisations et études polonaises



Trois Polonaises sortant de la filature de coton
Étienne Motte à Roubaix, sans date – vers 1950 ?
© Bernadette Zandecki



Ouvriers polonais aux champs, 1950-1960
© Jean-Paul Duquesne

Cercle de chant « Slowik » de Marles,
à l'occasion de son 30^e anniversaire
© Jean-François Pocentek

La famille de Jeanne
© Jean-François Pocentek



Jeanne, Adalbert, leurs trois enfants
© Jean-François Pocentek



Communion à Marles-les-Mines, 1935
© Jean-François Pocentek

Séjour à l'hôtel Régina, 1965
© Jean-François Pocentek



Jeanne, Thérèse, Adalbert
© Jean-François Pocentek



Et puis retour devant la cheminée pour la mini-soirée. Julie a toujours couché Marek tôt. La limite, c'est 21 heures, et comme nous dînons à l'heure du coucher des poules, à la façon des Polonais disent mes amis français, cela nous laisse un peu de temps. Marek s'est toujours couché de bonne heure, c'est son côté proustien.

Finalement, Grand-Père, c'était plus facile pour toi que pour ceux d'avant de vivre avec les Français. Les Français et les autres, Marek. Peut-être que les gens du coin s'étaient faits aux accents du monde. En 1975, quand Jules remontait au jour après sa journée de travail, il avait rencontré des Belges, des Polonais, des Italiens, des Espagnols, des Algériens, des Marocains, et même des Français. Avant la douche, ils partageaient une même couleur charbon. Et moi j'allais au lycée avec leurs fils et leurs filles.

Martine, qui tricote dans son coin, a un petit sourire : ça ne s'est tout de même pas passé tout seul avec tout le monde. Le sourcil de Marek se soulève. Eh oui, Marek, Arthur, le père de ta grand-mère Martine la tricoteuse, a affirmé avec solennité et fermeté que sa fille n'épouserait

jamais un Polonais. Il était mineur, lui aussi et avait vécu toutes les immigrations avec l'œil d'un homme installé ici depuis au moins quatre siècles. Alors ? s'impatiente Marek. C'est simple, on m'a foutu dehors. Ça le fait rire : mais ça s'est bien terminé ? Heureusement, sinon tu ne serais pas là à entendre l'histoire. Tu sais, Martine a toujours su ce qu'elle voulait, c'est son côté organisatrice en chef. Oui, mais ça t'a réussi, Grand-Père. Marek, avec mes origines polonaises, j'ai fait comme ceux qui m'ont précédé, je me suis adapté à la France, donc à Martine. Et c'est à ce moment-là que j'ai reçu un coussin sur la tête et que j'ai senti la nécessité de me taire pour que Martine raconte.

Marek, je vais te parler des parents de Clémence, ma mère. Toute cette partie de ce qui est aussi ta famille a toujours vécu à la campagne : des valets de ferme, des charcutiers, des façonniers. C'est le hasard et la guerre qui ont fait de mon père un mineur et que je suis venue vivre dans les corons. Mais déjà des Polonais s'étaient installés là où vivait Clémence parce qu'il y avait des industries pas loin. Les hommes partaient à vélo, les femmes restaient à la maison et les

enfants allaient à l'école. Classique. Et la petite Clémence avait et aimait ses copines polonaises.

Mais voilà. Parfois l'amitié en prenait un coup, dans des détails, des banalités, des petits riens. En classe, parce que leurs parents les talonnaient, les petites amies polonaises arrivaient en tête de peloton et Clémence devait se contenter d'une quatrième place la privant de podium. Dans la terre fort catholique où elle vivait, elle ne pouvait pas être avec ses copines qui avaient leur propre messe, avec un curé polonais pour elles, à 9 heures, avant qu'elle-même ne vienne une heure plus tard. Et puis elle n'avait jamais goûté ces saucisses au nom imprononçable qu'on vendait dans les boutiques polonaises, elle qui était la petite-fille du charcutier du village. Même si elle voyait ses amies dans les magasins où sa mère se servait. Rien n'était dit, affirmé, mais les Français n'allaient pas dans les boutiques récemment ouvertes. Comme une frontière invisible. Il suffisait pourtant de passer la porte, de faire tinter le grelot, pour avoir un sourire. Ses amis vivaient à certains moments dans un autre monde dont elle se sentait exclue. Et elle n'était pas la seule à vivre cela au village. Français et

Polonais habitaient un même lieu et deux mondes différents, tous convaincus que cela devait être ainsi. Pourquoi faire des efforts, alors que les choses du monde allaient leur train habituel. Et quand elle est arrivée dans les corons avec Arthur, elle a prolongé son enfance, et les façons qui en étaient nées, au milieu des Polonaises des maisons voisines. Arthur ne disait pas que du bien de ses compagnons de travail venus d'ailleurs. Juste l'interdiction à sa fille d'épouser un Polonais.

Et tu es revenu voir Arthur et Clémence, Grand-Père ? Nous sommes même devenus amis, simplement parce que chacun a poussé la porte. Et puis, ta mamie Thérèse leur a fait découvrir la pâtisserie de Jeanne. Ça mettait un peu de sucre dans de vieilles amertumes.

Et toi, Grand-Père, vous aimez bien les voyages tous les deux, tu es allé en Pologne ? Non, Marek et ce n'est pas prévu, même si Thérèse nous a souvent demandé d'organiser quelque chose. Elle voulait, et veut toujours malgré ses quatre-vingts ans, voir les villes dont elle a lu les noms sur les actes de naissance, et puis saluer et mettre un cierge devant la Vierge noire

à Czestochowa. Si vous y allez, vous m'emmènerez ? demande Marek. Pourquoi pas, mais il faudra que tes parents soient d'accord. Et j'imagine leur tête.

Martine lève les yeux vers l'horloge et Marek a compris. C'est Grand-Père qui me couche, annonce-t-il en faisant sa tête de Chat Potté implorant. Comment refuser ?

Marek est couché. La cérémonie du soir est plus brève qu'il y a quelques années. Il choisit maintenant son livre dans lequel il s'absorbe rapidement avec un « bonne nuit » assez distrait. Je rejoins Martine dans mon côté du lit. Elle me demande pourquoi le petit a éclaté de rire. Parce que je lui ai chanté *Aaa Kotki dwa*, une histoire de petits chats, berceuse de mon enfance et qu'il m'a affirmé, me laissant tout de même finir la chanson, qu'il n'avait plus deux ans. D'un autre côté, ça m'a épargné d'essayer de me souvenir de la comptine des doigts : une coccinelle ? Une souris ? Je ne sais même plus si Thérèse me la disait en polonais ou si c'était Jeanne en allemand.

Martine est plongée dans son roman policier, moi je tapote sur ma tablette. C'est bruyant, me dit-elle, tu ne consultes jamais tes mails dans le lit, d'ordinaire. Elle sourit quand je l'informe que je suis en train de vérifier l'orthographe polonaise des mots de la liste. Je lui tais ma crainte de ne pas être à la hauteur, de faire entrer Marek dans

l'erreur. Bien sûr, il n'y a pas mort d'homme, mais quand même. Alors à moi l'Internet et ce que je peux y glaner.

Au bout d'un moment, elle pose son livre, se tourne vers moi et me balance : alors, Grand-Père est sur le chemin mémoriel (je crois qu'elle ne se moque pas que de moi), il remplit ce fameux devoir de mémoire ? Ce n'est pas parce que ton nom sonne polonais que tu dois te sentir obligé de ne manger que des *ogórki*, de t'abonner à *Narodowiec*, que tu serais incapable de déchiffrer et qui d'ailleurs ne paraît plus, d'adhérer à Solidarnosc, et de jouer de la mandoline.

Alors, je coupe la tablette, lui souhaite tout de même bonne nuit et éteins la lampe de chevet. Et forcément le sommeil ne vient pas. Il faudra que je fasse un mot à l'institutrice du petit.

Tu as raison, Martine, je ne suis pas obligé et longtemps, quand Thérèse, ma mère, m'évoquait la Pologne, j'étais indifférent, pas concerné. Mes grands-pères ne m'en ont jamais parlé, simplement parce qu'ils ne parlaient pas d'eux-mêmes et d'une première vie qui n'était plus, en dehors sans doute de traces, peut-être de cicatrices, qu'ils

dissimulaient. J'ai lu, sur leurs papiers récupérés, les noms des villes où ils sont nés et que je n'ai jamais visitées. Faut-il que j'atteigne leur âge pour m'en rendre compte, suis-je en train de couvrir une maladie de vieux ?

Et puis, c'est difficile de tout dire à un enfant. Doit-on tout dire ? Les paroles blessent mais les secrets tuent. Me voilà parti pour un sommeil pour le moins agité.

Je me souviens Marek, je crois que c'était au milieu des années quatre-vingt-dix, de ce moment où Martine et moi avons dû renouveler nos cartes d'identité respectives. La démarche semblait simple : remplir le formulaire, aller le rendre à la mairie avec la carte périmée. Ce que nous fîmes. Et là, la dame de l'état civil m'a signifié que je devais aussi fournir un certificat de nationalité. Quand je lui ai dit que je n'en avais pas eu besoin au précédent renouvellement, elle m'a juste répondu avec sa voix officielle que c'était comme ça à présent. J'insistais en disant que j'étais né en France, de parents français nés en France. J'avais du mal à comprendre. Oui monsieur, mais votre mère, née en France, est devenue Française par le mariage.

Je ne lui ai pas dit que ma mère, à mes yeux, était alors deux fois plus Française. J'ai demandé ce fameux certificat que j'ai obtenu et que j'ai rapporté avec tout le dossier à la mairie. J'y suis allé seul. On n'avait rien demandé à Martine. Je ne me suis pas senti Polonais dans ces instants, juste un étranger dans ma maison. Et Martine, durant le temps où l'on attendait le retour des démarches me rassurait : que veux-tu qu'il se passe ? Rien, Martine, bien sûr, j'ai juste dans le cœur l'image d'Édouard passant par le buffet avant de rejoindre les toilettes dans la cour. C'est bête.

Si tu dois continuer de marmonner, souffler et bouger, autant que tu descendes le faire au salon. D'accord et bonne nuit, Martine.

Je rouvre la tablette et je vais de page en page, avec toujours le mot Pologne et ses déclinaisons dans la barre de recherche. Et peu à peu se dessine une idée. La Pologne est loin mais dans les résultats apparaît souvent le mot Polonia. Et si j'emmenais Marek en Polonia. Elle est juste à côté, avec plein de stations à visiter à travers le Pas-de-Calais. On pourrait aller à Lens, il y a deux

expos puisque c'est le centenaire de la convention entre la France et la Pologne, passer par Marles voir si le camp des Polonais existe encore, et puis d'autres endroits dont je pourrais convenir avec les goûts et les envies de Marek. On pourrait même aller jusqu'à Stella Plage, même dormir à Berck, au Régina. Il n'y a qu'à s'en remettre aux mânes polonais pour tracer notre route, et peut-être vivre des rencontres.

Je m'emballe. Il faudra que Julie autorise l'escapade à son fils et surtout à son vieux père. Je coupe la tablette, prends une couverture, et m'allonge sur le canapé. Autant ne déranger personne pour l'heure.

J'entends Marek descendre les marches, à pas feutrés, pour ne réveiller personne. Il a un sourire inquiet en voyant le désordre du canapé : vous vous êtes disputés ? Je le rassure et lui passe les détails. Il me suit à la cuisine pour saluer la chienne et s'assurer de la bonne disposition des cornflakes et des bouts de pain beurré sur l'assiette. Il se sert son verre de jus de pomme, et retour au salon.

Et si on voyageait, Marek ? D'accord, mais tu dois me ramener aujourd'hui, non ? Si ça te dit, je négocie avec ta mère. Et on va où ? En Polonia et on passe la nuit à la mer.

Téléphone à Julie. Négociation, organisation, recommandations. Certains enfants pensent sans doute être nés avant leurs parents. Le feu passe au vert. Dans la voiture, Marek fait le fier maintenant parce qu'il est autorisé à monter devant. Martine pose un petit sac à l'arrière, juste des jus de fruit parce qu'on n'a pas voulu s'embarrasser des sandwiches qu'elle nous proposait : même si je mets des *ogórki* ?

Pour compenser mon manque d'érudition en histoire de la migration polonaise, nous prenons la direction de Lens pour une exposition sur les cent ans de la convention. C'est pas toujours marquant, les expos, me glisse mon passager. On verra.

Pour cette fois, je délaisse les grands axes pour les petites routes dans notre migration d'Est en Ouest. Nous allons suivre la veine, le bassin, les villes. Celles aux maisons collées des cités et des coronas, celles dans les écarts et les collines, la campagne et ses fermes où d'autres Polonais sont venus que je connais peu, que je ne connais pas, parce que toute ma petite histoire, avec sa minuscule populaire, ne s'inscrit pas en évidence dans toute l'Histoire, avec la majuscule du savoir officiel. On fera avec, comme depuis le début de nos paroles échangées, Marek. Nous allons marcher de trace en trace jusqu'à la mer.

Lens. Ça veut dire quoi, *sto lat* ? Cent ans, ça tombe bien, non ? Mais c'est aussi la chanson pour souhaiter un joyeux anniversaire.

Marek lève les yeux vers le plafond de verre qui couvre le bâtiment où nous sommes. C'était

quoi ici ? C'est que tu n'as pas remarqué le fronton sur le devant du bâtiment, des mineurs au travail. C'était la maison des syndicats de mineurs. Et il y avait des Polonais ? Au début, pas trop, parce qu'ils avaient d'autres soucis immédiats et qu'ils évitaient de se faire remarquer. Et puis les syndicalistes n'aimaient pas trop les curés alors que les ouvriers polonais, fort catholiques, admettent difficilement qu'on les critique. Les Polonais avaient plus l'habitude de se rassembler dans des sociétés où ils s'entraidaient. Mais quand le travail a commencé de manquer, quand ils ont vécu les départs forcés, et quand ils ont commencé de comprendre qu'ils voulaient rester ici, qu'ils avaient les mêmes difficultés que les ouvriers français, ils les ont rejoints. Et puis, ce que vécurent Français et Polonais durant la guerre les a aussi rapprochés, et quand il a fallu travailler pour réparer le pays, les ouvriers n'étaient plus français ou polonais, ils étaient syndiqués. Mais certains étaient plus réservés, comme François, mon grand-père, solitaire englué dans ses difficultés. À la sortie de la guerre, il y avait encore des tickets de rationnement et François avait inventé son slogan personnel de revendication : Camarade syndiqué, demain pas de pain ? Mangez ticket !

En praticien aguerrri des expositions, ses parents l'y emmenant souvent, Marek ne suit absolument pas les pancartes lui indiquant le sens de la visite. Je l'accompagne à quelques pas, histoire de jouer l'éventuel audio guide. Il déambule dans cent ans d'Histoire, le nez à la découverte.

Il retrouve des photos semblables à celles qu'il a regardées à la maison, des objets qui lui parlent, une mandoline, un gros poste radio, une devanture de magasin, des cahiers d'écolier avec une calligraphie qui le laisse perplexe et, comme une plaisanterie, comme si Martine nous accompagnait, un gros bocal d'*ogórki* pour lequel Marek me demande s'ils sont d'époque. Espérons que non.

Mon petit-fils me cherche du regard et me fait signe d'approcher. J'ai vu ta fameuse convention, me dit-il, fier d'avoir trouvé le début de l'histoire. C'est pas une trace imprimante ? Qui connaît encore les feuilles dactylographiées à la machine ? Il farfouille dans les reproductions de documents, renonce parfois devant la difficulté du vocabulaire et puis : ça veut dire quoi assimiler ?

Et je lis une lettre officielle de 1929 : *Le besoin de main-d'œuvre se faisant impérieusement ressentir dans les mines, de véritables villes polonaises se sont constituées notamment dans l'arrondissement de Béthune. Toutes les professions y sont remplies, tous les métiers y sont exercés par les nationaux polonais. Dans de tels milieux, le Français fait figure de passant dont on ne sollicite pas la compagnie ni a fortiori l'amitié.*

Quelle est l'aptitude de l'immigrant polonais à s'assimiler ? La réponse est nette : aucune, quant au présent du moins.

Un couple est à côté de nous. On a du mal à y croire, non ? nous dit le monsieur. Et vous devriez jeter un œil aux rapports de police, apparemment nos grands-parents n'étaient pas les bienvenus. On dirait que les choses ne changent pas.

Alain et Christine ne sont pas venus seulement par curiosité, ils sont venus avec le nom d'un père, d'une mère où les consonnes sont nombreuses. Mais ils ne savent pas grand-chose, juste de vagues souvenirs, des impressions, rien d'important à leurs yeux. Et Christine le dit, comme en s'excusant, en triturant le bouton de son gilet.

Mais ils sont là. Et ils ont fait plusieurs voyages en Pologne. Eux et moi, nous ressemblons. Vous y êtes allé aussi ? me questionne Christine. Non, mais peut-être un jour, répond Marek.

Christine et Alain ont dit à Marek qu'ils n'en savaient pas plus que son grand-père et nous ont proposé de boire chez eux un café ou un soda. Mais nous avons tant à voir. On se quitte.

C'est quoi, l'élégance ? demande Marek. Christine et Alain l'ont évoquée en parlant de leurs rencontres avec les Polonais de Pologne. C'est peut-être pour dire ce qui est beau et simple, Marek. Le souvenir me revient dans la lumière de la verrière. Des Polonais de Pologne sont venus chez nous dans les années soixante-dix, j'étais gamin. Je ne sais pas comment ils avaient fait parce qu'ils ne pouvaient pas voyager facilement à cette époque. Un monsieur, une dame. Ils ne sont restés que quelques heures et à leur départ, Thérèse, avec de vieux pétilllements dans les prunelles, a souligné qu'ils étaient bien mis. Elle aussi a parlé d'élégance : les vêtements, la façon de se tenir, que moi je trouvais un peu raide, la façon de manger le bout de gâteau. Était-elle encore sous

le charme du baisemain qu'avait eu l'homme pour la saluer ? Un baisemain dans la petite maison du coron, étonnant, non ? Et cet homme lui rappelait son père dans ses jeunes années.

Les Polonais en France étaient comme lui ? s'interroge mon petit-fils. Suffit-il d'être élégant pour être Polonais, Marek ? Il y a, à coup sûr, de l'élégance dans toutes les nations et chez tous les peuples. Reste à trouver l'envie de la voir.

Je refais un tour des salles, me dit Marek. Et il repart en Polonia, et s'arrête devant les objets et les images qui veulent lui parler de la Deuxième Guerre mondiale. Ce n'est pas l'instant que je préfère, mais c'est l'instant que j'affronte. Son regard est grave. Il rompt le silence : il y avait des Polonais juifs ?

Ils souffraient chez eux de la même misère que leurs compatriotes et quand ils ont quitté la Pologne, ils voulaient aussi fuir les pogroms. Et quand j'explique à Marek le sens du mot, il me dit : on ne les aimait pas alors ? Non Marek, et beaucoup ici ne les aimèrent pas non plus. Ils parlent une langue particulière, le yiddish, et aux yeux des juifs français, ce sont des paysans

mal dégrossis. Avec les Polonais catholiques, ils ne partagent pas la même religion. Pour certains Français, ils sont la raison de leurs difficultés à vivre. Alors, plus que d'autres encore, ils vivent entre eux en se débrouillant. Je ne peux pas te dire, mon Marek de dix ans, toute l'horreur dont l'humain est capable quand il devient inhumain, alors je me cache derrière des chiffres dont tu feras ce que tu veux. À la veille de la guerre, ils sont un millier à vivre à Lens et aux alentours. La moitié d'entre eux est envoyée dans des camps. Ils seront dix-huit à revenir vivants. Dix-huit.

Marek met sa main dans la mienne sans un mot. Nous sortons et il a envie de se balader un peu. L'air est presque doux.

Devant la pâtisserie : ça te dit, Marek, un goûter du matin ? Nous pénétrons dans l'air parfumé d'enfance de la boutique et Marek commence son choix dès son entrée : oh, ils ont des trucs polonais. La pâtissière aux bonnes joues sourit : tu aimes ça ? Je sais pas, y'a des trucs que je ne connais pas. Nous sortons avec chacun un *krouchtiki* à la main. Il semble se régaler et moi, je me débrouille avec le sucre qui me tombe dans la barbe. Mais,

juste ça : l'air est presque doux, le sucre console et nous nous sourions.

Et puis nous vivons quelques déceptions, petites. Marek avait vu les photos de Stéphane Kubiak et de son orchestre. C'était une légende pour les Polonais qui allaient l'écouter et danser au Gaity. Le bal polonais était devenu une institution pour toute la jeunesse lensoise, bien au-delà des origines et des nationalités. Des couples s'étaient rencontrés sur la piste de danse et, bien des années après, amenaient leurs adolescents à la fête. Et puis le magicien Kubiak avait quitté sa scène en 1996.

Nous rôdons dans la cité numéro 4, sillonnons la rue Vanhove, mais en vain. Tu n'es pas meilleur en géographie qu'en histoire, me dit Marek avec encore un peu de sucre sur le coin des lèvres. C'étaient des danses polonaises ? Pas seulement, il en fallait aussi pour tous les goûts. Et toi, Grand-Père, tu sais danser polonais ? J'ai une version particulière de la polka et de la mazurka, un peu à la façon des ours.

Pour me rattraper, et parce que Martine lui en a parlé, je prends la direction de l'Apollon, le

cinéma, pour apprendre qu'il était promis à la démolition. Alors, on se console avec les deux *krouchtiki* qui restent dans le petit sac en papier, et on quitte Lens, direction Marles-les-Mines.

Peu à peu, au fil de la route, même si des terrils montent la garde au loin, si les maisons restent côte à côte, ne laissant comme espace que l'entrée des cours, le paysage change et révèle ses collines et ses petites vallées. Marles-les-Mines, c'est le territoire français de ta Mamie Thérèse, d'Édouard et d'Hélène, de Jeanne. Et Marek, en allant vers eux, comprend davantage les collines de l'Artois qui enchantaient la petite Thérèse. Et moi je me dis qu'à défaut de te donner les détails avérés de l'Histoire, je peux t'en donner des bouts dans ces paysages, à la fois doux et blessés, dans ces odeurs d'herbe et de grésil, dans ces visages que l'on croise, et qui portent des douleurs et des espoirs.

Tu crois qu'on pourra entrer dans la maison de Mamie Thérèse ou dans celle de Jeanne et Adalbert ? J'aimerais beaucoup, Marek, mais il nous faudrait les clés du passé. Et puis pour voir

quoi ? Quand les gens partent, ils emportent ce qui les a faits, et ils ne laissent pas, entre les murs, leurs meubles, leurs rires et leurs souffrances pour que d'autres s'y installent. Ils laissent juste quelques instants, fugaces, pour garnir notre armoire à souvenirs ou, pour des vies moins vastes, un simple tiroir.

Je gare l'auto près de la mairie, à côté d'un parc qui longe un cimetière, pour découvrir que nous sommes dans la rue Gambetta et devant un long bâtiment. La dernière fois que je suis venu, c'était pour l'enterrement de Jeanne et, là, dans l'instant, je redécouvre que ce long bâtiment est l'école où se rendait Thérèse. Dis donc, c'est grand, constate Marek. En fait, à l'époque, on séparait les filles des garçons, il y avait comme deux écoles. Marek veut s'approcher et nous traversons la rue. Il regarde les hautes fenêtres qui abritent un petit morceau d'une histoire qu'il n'a pas vécue mais qui est aussi la sienne.

Mon petit-fils est en jambes et nous décidons de remonter la rue à pied. C'était ça, les maisons des mines ? Nous longeons une cité où les maisons sont rangées par deux. C'est comme tu as

dit, Grand-Père, avec le jardin derrière. Mais les maisons ne sont pas très grandes. Et nous arrivons au numéro 97. C'est là que Mamie Thérèse s'est pris une claque sur les fesses ? Ses yeux ne lâchent pas la fenêtre du haut. De l'autre côté de la rue, un café a remplacé le bal Lis où chantait Lucy Adam. Ça fait bizarre quand même, chuchote le gamin. Si tu savais, Marek.

En redescendant, nous rejoignons le cimetière. J'hésite. C'est Marek qui me décide : elle est ici, ta Buszia ? Dans le petit bureau d'accueil, un gardien est là, qui nous regarde. Je ne lui demande rien. Je me sens démuni. Désolé, Marek, je ne sais plus où est la tombe. Pas grave, Grand-Père, c'est comme si on lui disait bonjour de loin.

L'heure de déjeuner approche. Moi, je mangerais bien un steak haché avec des frites, suggère Marek. Il allait ajouter quelque chose mais se tait. Il doit penser que ce n'est pas le moment de me blaguer avec les *ogórki*. Et avant de monter en voiture, nous prenons le temps de regarder le paysage. On voit loin, dit Marek, on se dirait dans les Monts d'Arrée. Il habite maintenant en Bretagne, et Julie vient le récupérer demain pour y retourner.

Je ne comprends pas tout ce qu'ils disent, les gens, ils parlent polonais ? Non, Marek, c'est du patois d'ici, et finis ton steak. Dis Grand-Père, tu fais ta Martine maintenant ? Parfois je me demande si toi aussi, on ne t'a pas démonté et remonté à l'envers, tu n'as rien raté de ta mère.

Direction l'église Saint-Stanislas. Marek suit les pas de sa Mamie Thérèse. Il veut voir l'endroit de sa communion solennelle, même s'il ne comprend pas tout à fait ce que ça représente. Pour prévenir des déceptions comme celles de la matinée, je lui dis que la porte sera sans doute fermée. Bah, on verra bien.

Les panneaux, nombreux, m'aident à rejoindre l'église. Une petite dame aux cheveux gris et au manteau rouge est en haut des marches qui conduisent au portail d'entrée. Nous la rejoignons et elle nous dit que oui, bien sûr et avec plaisir, nous pouvons visiter l'édifice.

Marek déambule, remontant l'allée jusqu'au chœur. Il ne paraît pas sensible à la beauté des vitraux, mais tombe en arrêt devant une reproduction de la Vierge de Czestochowa. La dame

s'est approchée : tu la connais ? Oui, c'est la Vierge noire. Elle est de cette couleur parce que la peinture a vieilli. Ça fait sourire la dame qui se tourne vers moi : vous venez d'où ? Vous êtes Polonais ? Je me demande pourquoi les générations se liguent pour me poser cette question. Je lui explique notre pèlerinage en Polonia. Et puis la maman de Grand-Père a fait sa communion ici. La dame pose la main sur la crête de cheveux de Marek : moi aussi, dit-elle, et nous étions cent cinquante communicants en 1948. Et c'est qui le monsieur dans le cadre à côté de la Vierge ? Le Pape Jean-Paul II, un Polonais aussi. Ça nous a fait un très grand plaisir quand il a été élu. C'était aussi un grand honneur. Et c'est quoi les drapeaux sur l'autre mur ? Pas des drapeaux, des bannières pour les processions, tout le monde se rassemble et on marche en montrant le symbole de notre communauté. Tu vois, on retrouve la Vierge noire. Et la grosse pierre noire et brillante à côté de la statue ? C'est la dernière gaillette remontée le dernier jour de travail dans une fosse d'ici qui a fermé. Elle est à côté de sainte Barbe, la patronne de la mine. Ici, les gens étaient Polonais et mineurs. Et tu t'appelles comment ? Marek. Moi, c'est Wanda. Elle

se tourne à nouveau vers moi, avec de la malice dans les yeux. Elle sait pourquoi nous sommes ici. Tu connais les gâteaux polonais ? Juste le *platzek*, les *pouchki* et maintenant les *krouchtiki*, annonce prudemment Marek. Alors, on va aller manger du *babka* chez moi, c'est avec du chocolat. Ça te dit ? Non, Wanda, ça nous dit.

Marek a cédé sa place à Wanda que nous ramenons chez elle en auto. Elle n'a pas quitté sa petite maison de la cité minière dont elle ouvre grand la porte à Marek. Il n'a pas pu entrer chez sa Mamie Thérèse mais là il pénètre bien dans ce qui ressemble à son histoire.

Le café et les parts de gâteau sont sur la table, et, quittant rarement Marek des yeux, Wanda raconte.

Mes parents ont quitté la Pologne où ils vivaient à cent kilomètres l'un de l'autre. C'est ici, au milieu des cités qu'ils se sont rencontrés et ne se sont plus quittés. Et durant les sept premières années de ma vie, je n'ai parlé que polonais. Moi, née en France, j'ai été naturalisée à seize ans, mais

mes parents ont gardé leur nationalité jusqu'à leur mort. Nés en Pologne, on mourra polonais en terre de France, disait mon père. Et aujourd'hui, je continue de vivre comme j'ai vécu, avec cette force que m'ont léguée mes parents à qui je rends chaque jour hommage.

J'ai donc appris le français en allant à l'école, et au bout de l'année j'étais première de la classe. C'est là que je suis devenue une « sale polak ». Mais ça ne faisait rien, parce qu'elles, c'étaient des *kataniocz*. Et dans le sourire de Marek, elle sait qu'il comprend. La vie a continué d'avancer, entre la maison, l'école, l'église et les amis. Une vie qui était restée polonaise. Et au moment où je te parle, je suis toujours cent pour cent Polonaise. Il faut dire que sur cinq cents familles dans la ville, il y en avait quatre cent quatre-vingts qui parlaient la même langue que moi.

Je me suis mariée avec un fils de Polonais et avec la mine. C'était notre monde. Quand il a eu quatorze ans, mon mari a arrêté l'école. Un matin où il était devant chez lui, le garde des mines lui a demandé pourquoi il n'était pas en classe et quand il a su la raison, le garde est allé voir son père en lui disant qu'il avait quinze jours pour inscrire

son fils à la fosse. La vie était sévère et les parents étaient stricts.

La droiture des parents n'avait pas que des avantages. Il fallait toujours rentrer pile à l'heure, je ne choisissais pas le tissu des vêtements que ma mère cousait, et, même à dix-sept ans, mon père était à la sortie du bal pour me raccompagner. Mais on m'encourageait à participer aux activités des jeunesses catholiques polonaises, ou des Sokols. Il faut dire qu'on était au milieu des prêtres et, qui plus est, des prêtres polonais. Et, peu à peu, je me suis investie dans l'église et ensuite dans la vie de la ville.

Les années ont passé. Les choses ont changé, même si moi j'ai voulu conserver et faire vivre bien des choses d'avant, cette mémoire de Pologne. Je la fais exister à l'église Saint-Stanislas, avec les célébrations et les enterrements, plus de mille aujourd'hui, et maintenant beaucoup en français, avec les fêtes polonaises où des centaines de personnes paradedent dans les rues en costumes traditionnels, avec les bals et les soirées. Finalement, qu'ils soient polonais, athées, protestants, français, catholiques ou communistes, ce sont les gens qui sont importants. Mes parents m'ont donné le

respect des traditions mais plus encore le respect des personnes.

Marek finit son babka et moi mon café. Wanda nous ressert. Je vous ennuie avec mes histoires. Non, je ne crois pas Wanda.

Il y a une chose que je voudrais encore vous raconter. Je suis devenue conseillère avec un maire communiste. Des communistes, il n'y en avait pas beaucoup ici, chez les Polonais. Et ce maire m'a demandé de le rejoindre, à moi, une catholique convaincue, comme je le lui ai dit. On a besoin de tous, a répondu le maire. Alors, j'ai marché, même si on se posait des questions à l'église. On a fait du bon travail. Et puis, un jour, à Paris, on a installé une statue de Jean-Paul II. Le monsieur du portrait, précise Marek. Et là, le maire est venu avec nous pour l'inauguration. Ça veut dire beaucoup sur comment on peut vivre les uns avec les autres, en se serrant les coudes, comme dans un couple, pour le meilleur et pour le pire.

Je me dis qu'il me faudra montrer Peppone et don Camillo à mon petit-fils.

Wanda continue son récit à Marek qu'elle ne quitte plus des yeux. Ses voyages en Pologne, les colis qu'on y envoyait, le tramway à Cracovie. Et puis sa famille de là-bas qui venait lui rendre visite dans sa petite maison des mines, le cousin arrivé avec une valise vide et reparti avec trois pleines, l'émerveillement de la cousine dans ces magasins où il y avait de tout et où l'on pouvait toucher les articles. Dans un soupir, la tête légèrement penchée, elle s'étonne des voitures de luxe qu'elle a vues là-bas lors de son récent voyage, avec en mémoire les heures d'attente, des années auparavant, devant la boucherie pour un petit morceau de viande. Elle chasse sa tristesse avec la recette du papa-maman un alcool de fête, meilleur si on le prépare avec du spirytus qui fait quatre-vingt-quinze degrés, avec le tango bleu du bal Lis, ce moment où les filles, qui choisissaient leur cavalier, traversaient la piste en courant pour inviter l'objet de leur convoitise avant leurs concurrentes. Et puis des bouts d'enfance passés à Stella Maris, à Cucq, la colo des petits Polonais.

Voilà, Marek, tu sauras un peu plus sur les mineurs venus de Pologne. Marek la remercie et

se tourne vers moi : alors, les Polonais n'ont pas fait d'autres métiers ? Bien sûr que si, reprend Wanda, tailleur, coiffeur, musicien, charcutier, en fait tout ce qu'il fallait pour animer notre petite Pologne. Et puis, quelques-uns dans les campagnes aussi. Tu devrais discuter avec Monique, sa maman est venue travailler dans les fermes. Je l'appelle.

Sur le pas de la porte, Wanda tente une dernière fois de plaquer l'épi sur la tête de Marek et l'embrasse. Elle m'embrasse à mon tour et me chuchote à l'oreille : c'est bien, comme ça, c'est bien.

Sur le chemin qui nous attend, je ralentis l'auto près d'une stèle, devant un vaste espace vide. Des noms polonais y sont gravés, souvenir de l'explosion meurtrière du terril. Marek reste silencieux. Et nous serpentons au milieu des collines de l'Artois, vers la campagne et vers Monique.

Nous nous perdons un peu dans les rues et ruelles du village où, selon Marek, ça sent tout de même la vache, jusqu'à arriver à la porte de Monique. Le coup de sonnette finit à peine de

tinter qu'elle ouvre pour dire d'entrer et qu'elle venait de faire se sauver sa voisine pour nous recevoir tranquillement.

Alors, c'est toi le petit Marek ? Wanda a dû donner des détails. Apparemment, c'est lui l'important de l'affaire. Café, jus de fruit, et biscuits. Désolée, Marek, c'est que du français, moi je ne sais rien faire de polonais. Et elle éclate de rire. Ma mère n'a jamais cuisiné ce qu'elle devait sûrement manger dans son village natal, près de la Vistule, chez les Russes. Les Russes ? s'étonne Marek. Son acte de naissance était écrit en russe, et elle m'a dit que son père parlait cette langue en plus du polonais. Mais c'est décousu et je pars dans tous les sens. On va prendre le bout du début.

Ma mère est arrivée dans le village en 1938, elle avait trente ans et un contrat de travail dans la poche. Ce n'était pas elle mais sa sœur qui devait émigrer, mais elle a découvert qu'elle attendait un bébé, alors ma mère a saisi l'occasion. Son oncle était déjà en France, pouvait l'accueillir, elle avait aussi un patron, tout allait bien. Beaucoup plus tard je lui ai demandé pourquoi elle avait choisi de quitter sa maison, sa famille, elle m'a répondu

avec un seul mot français : misère. Ça résumait bien l'affaire.

Elle est arrivée par ici après être passée par Toul, en Lorraine, je crois bien que tous passaient par là avec le train. Elle a posé ses affaires chez l'oncle, et elle est allée à la ferme et a commencé une vie de labeur qu'elle n'a jamais cessée. Et quand je lui faisais raconter, elle n'avait qu'un regret : avoir travaillé quelque temps dans une ferme mal tenue. Elle en avait honte.

Sinon, tout allait bien, elle aimait sa vie. Elle était dehors du matin au soir, aimait la terre, aimait le travail, avait une petite paie, et surtout, comble du bonheur pour elle, elle mangeait bien, parfois à part, parfois à la table du patron, et elle n'avait pas à cuisiner, c'était tout prêt.

Faire des journées du lever au coucher du soleil, voire dans l'obscurité des nuits d'hiver, c'était déjà sa routine en Pologne. Travailler était une joie, se distraire un péché. Les quelques copines polonaises qu'elle connaissait dans les fermes aux alentours semblaient moins se plaire, avec des patrons fort rudes ou qui leur tournaient autour. Mais ma mère n'a pas eu ces soucis, et les copines sont reparties. Ou alors, elle n'a pas

voulu en parler. Juste une fois. L'histoire d'un jeune journalier français qui tentait de la séduire. Vous êtes marié, a rappelé ma mère. Oui, mais j'aime le changement, a dit le jeune homme en rigolant.

Ici au village, il y avait trois Polonais. Alors, ma mère mangeait français, allait à la messe avec les gens du village et apprenait peu à peu la langue du coin. Et elle a oublié, ou bien n'a rien gardé, de ses trente années précédentes. Sans bruit, sans parler d'elle-même, sans se faire remarquer, elle s'est coulée dans le moule.

Au bout de son année de contrat, c'était la guerre. Alors, elle est restée et s'est mariée avec un Français. Plus de retour en perspective. Et bizarrement c'est dans sa belle-famille que ça s'est moins bien passé. Ma mère, ma sœur et moi, on était les polaks, les têtes carrées de Polonais. Parfois je pleurais, mais ma mère nous consolait et ne voulait pas de plaintes. Certains à la guerre ont tout perdu, disait-elle, mais après ils y sont arrivés. Se taire et se venger, non pas des autres, mais du destin qu'ils veulent nous faire. Je ne sais pas si c'est le mot juste, mais moi, je le vivais comme un racisme.

Quand le moment est venu, elle a continué sa vie chez moi. Et je l'entendais réciter ses prières le soir, à voix haute. J'ai aussi eu la chance d'aller en Pologne avec elle. Elle voulait retrouver sa maison d'enfance. Quand le train a passé la frontière de son ancien pays, elle a dit, avec son français : comment l'air il est bon ici. Elle a cherché longtemps sa maison, mais, quand elle a compris que depuis le temps les arbres avaient poussé, elle m'a montré une pauvre *isba* délabrée, aux planches blanchies à la chaux, où vivait encore un cousin.

Alors tu vois Marek, je ne t'apprends pas grand-chose, je ne sais pas faire les gâteaux polonais, mais je crois qu'avec l'âge ce que ma mère m'a laissé prend de plus en plus de place. Je n'ai que cinquante pour cent de sang polonais, mais dans ma tête, j'ai la force de me battre contre le sort qu'on veut me faire, même si, je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire mais j'aime bien ces mots-là, j'ai le tragique des Slaves. Et puis, chaque année, avant Noël, j'attends le facteur. Je sais que je vais recevoir des *oplatek*, comme des petites cartes de vœux faites avec du pain sans levain que

je partage avec mes enfants et mes amis, et qui me disent que quelque chose continue.

Vous allez vers la mer, alors ? C'est ce que Grand-Père a prévu. À la façon de Wanda, elle tente de plaquer l'épi avant de l'embrasser. Elles sont à la fois si semblables et si différentes.

Et c'est quoi le tragique polonais ? Les mots ont fait leur chemin dans le silence de Marek. C'est peut-être, quand tout va bien, penser que ça ne peut pas durer. C'est peut-être garder sa valise prête pour aller ailleurs.

L'après-midi est déjà bien entamée, alors nous prenons la route la plus directe pour rejoindre les vagues et l'horizon. À nouveau des montées et des descentes, un paysage de vallons et de crêtes, loin des images habituelles qu'on peut avoir du Pas-de-Calais quand on en est loin. Marek ne profite pas du vaste panorama. Il s'est assoupi. Je roule entre nostalgie et plaisir, vers les confins de nos petites Polognes.

À l'approche de Cucq, j'allume l'autoradio, histoire de ramener Marek à la réalité de l'ins-

tant. Il s'ébroue, baille comme un hippopotame et s'étonne : ben, et la mer ? On y vient Marek, mais on passe d'abord devant le Stella Maris dont a parlé Wanda.

Nous nous y arrêtons, histoire de passer au café afin que Marek puisse aussi répondre aux exigences de la nature et pour visiter les lieux en nous faisant passer pour de potentiels futurs touristes. C'est vachement grand, dit Marek, mais je suis pas sûr que les gens soient Polonais. Et je lui rappelle ce que Wanda nous a dit sur les changements du lieu. Même s'il y a encore des séjours polonais, ce n'est plus la colo des jeunes Sokols ou des enfants des corons. Marek furète et revient confirmer mes dires : c'est vrai qu'il n'y a plus de croix sur les murs, mais il reste une chapelle. Bon, et la mer ?

Berck. Je marche sur le front de mer, Marek va et vient sur la plage, vérifiant où je suis d'un regard rapide, puis allongeant sa foulée. C'est marée basse, une marée basse de chez nous, qui donne de l'espace à la course de l'enfance.

Rouge comme un derrière de singe et la crête au vent, il me rejoint sur le banc où je me suis assis.

Son souffle s'apaise. Côte à côte nous regardons la plage et l'horizon. Le séjour n'est pas terminé, mais il y a comme une odeur de fin d'histoire qui se mélange à l'air marin.

Berck, c'était les Polonais aussi ? Berck, c'était surtout les mineurs, donc on y entendait parler polonais. Quand tu étais gamin, de mon temps, on te faisait quitter les corons deux fois dans ta vie, avec un peu de chance. Quinze jours à Berck, quinze jours à La Napoule, tout au sud de la France. J'ai vécu les deux. Et là-bas, tout en bas, des fils et des filles de Polonais ont arpenté les rues de Menton et se sont baignés dans la Méditerranée.

On dort au Régina et tu me ramènes demain, alors ? Oui, on partira tôt et ta mère vient te chercher à la maison pour le retour en Bretagne.

Nous regardons l'horizon et je n'ose pas te demander, Marek, comment tu es au bout de ces deux jours. Mes questions, je les garde pour moi. Je t'ai raconté, je t'ai montré, et tu en feras ce que tu voudras. Peut-être rien. Mais surtout ne pas te peser sur les épaules.

Sur ce banc, je me dis que ce serait ridicule de te donner un peu de monnaie en t'embrassant sur le front, de te jouer un air grave au bandonéon ou d'ouvrir un bocal d'*ogórki*. Alors, avec des gestes maladroits, je m'applique à domestiquer tes cheveux rebelles. Et tu me dis en souriant : tu sais, Grand-Père, c'est pas la peine. Mes cheveux ils sont comme ça, ils sont comme ça.

C'était bien les deux jours. Tu crois qu'on peut manger un hamburger ce soir ? On va chercher ça, mon Marek.

L'horizon. La mer. La plage. Le banc. Je suis là, mon enfance assise à mes côtés.

LES MOTS DE MAREK

(à prononcer comme on l'entend)

Babcia, babka, buszia : grand-mère

Ciotka : tante

Dyngus : lundi de Pâques

Dziadzia : grand-père

Dziekuje : merci

Francuzi : Français

Isba : maison traditionnelle

Kataniocz : Français (péjoratif)

Koper : aneth

Krouchtiki : beignets

Leberka : pâté de foie

Makotch : gâteau roulé

Metka : saucisse

Mleko : lait

Na zdrowie : à la vôtre !

Ogórki : cornichons

Pierzyna : édreton

Platzek : gâteau aux différentes recettes

Pouchki : beignets

Slowiki : rossignols

Smierka : pâté

Starej krowie : vieille vache

Sto lat : cent ans

Wujek : oncle

POSTFACE

Nous venons de vivre une année sous le signe du centenaire de la convention franco-polonaise, marquant l'arrivée de milliers de Polonais dans le bassin minier et les campagnes du Pas-de-Calais.

Une année avec de très belles expositions, notamment celle réalisée par les archives départementales, *Sto lat*, qui continue de parler à la mémoire de chacun, et l'incroyable *Pologne 1840-1918. Peindre l'âme d'une nation* au Louvre-Lens. Une année marquée aussi par des conférences, des sorties d'ouvrages personnels et historiques, des concerts, du théâtre et surtout de belles fêtes populaires.

Cent ans plus tard, « de Jeanne à Marek », que reste-t-il de cette Pologne au plus profond de soi pour un habitant du Pas-de-Calais issu de la 5^e ou 6^e génération ? Assurément quelque chose... même si c'est parfois indéfinissable, même si c'est loin.

Avec son roman *Les Petites Polognes*, Jean-François Pocentek nous fait voyager en Polonia, ce petit bout du Pas-de-Calais où se mêlent des Polognes, un bout d'Allemagne, de langue chti, des odeurs de cuisine et des souvenirs. Un voyage plus sensible qu'historique, plus familial qu'institutionnel, durant lequel la dureté de la vie est abordée avec pudeur ; la pâtisserie polonaise permettant parfois de mettre « un peu de sucre dans de vieilles amertumes ».

Parce que, bien que particulièrement massive, l'histoire de l'immigration polonaise dans le Pas-de-Calais, c'est aussi celle des Belges, des Italiens, des Marocains, des Algériens et des autres... Le Pas-de-Calais a toujours été ainsi fait, une terre de travail et de passage, avec les luttes sociales pour ciment. Des histoires où la méconnaissance de l'autre et les difficultés économiques ont également apporté leur lot de douleurs et de cicatrices.

Mais ce qui l'emporte au final, c'est ce qui nous rassemble, c'est la table, le jardin, la musique et la danse. C'est aussi de ne pas être à l'abri de tomber amoureux d'un autre tellement différent et de construire de belles histoires.

C'est peut-être pour cela qu'il est rare de nous appeler « Pas-de-Calaisiens » finalement... Nous sommes les habitants du Pas-de-Calais, trop multiples pour un simple gentilé, façonnés par l'Histoire, les rencontres et nos territoires. Nous pouvons en tout cas être très fiers de ce que nous sommes.

Jean-Claude LEROY
Président du Département du Pas-de-Calais

BIBLIOGRAPHIE DE JEAN-FRANÇOIS POCENTEK

Gens du 8 mai, Éditions de la Contre-allée, 2010

Pour un instant, Éditions Sansonnet, 2009

La patience des goélands, Éditions Lettres Vives, 2009

L'écluse des Inutiles, Éditions Lettres Vives, 2007

Café des Immobiliers, Éditions Lettres Vives, 2005

La Dame à sa fenêtre, Éditions Sansonnet, 2004

Le Cahier de Sophie, avec Sophie, Éditions Plein Chant, 2002

Le Cahier de Monique, avec Monique André,
Éditions Plein Chant, 2001

Le Cahier d'Alain, avec Alain Marsac,
Éditions Plein Chant, 2000

Le Cahier de Marie-Claire, avec Marie-Claire Garassus,
Éditions Plein Chant, 2000

Regards croisés, Centre Régional de la Photographie, 2000

Le cahier de Camille, collection Annoëlle,
Éditions Plein Chant, 1998

Les mangeurs de pommes de terre, coll. La Fons Secrète,
Éditions Plein Chant, 1992

*Merci à Henri Dudzinski, Jean-Paul Duquesne,
Maxence Gasiiecki, Jean-François Pocentek,
Bernadette Zandecki, ainsi qu'au Centre historique minier
et à l'Institut des civilisations et études polonaises pour
leur aimable autorisation de reproduire les photos.*

© CONSEIL DÉPARTEMENTAL DU PAS-DE-CALAIS
Reproduction interdite sans accord préalable.
ISBN 978-2-37527-052-3

Modèle déposé - Page à Page 2015

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ne serait que coïncidence fortuite.

Imprimé en France en mars 2020,
sur les presses de CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée,
pour les éditions PAGE à PAGE (Lille, France).

laviedevantsoi@editionspageapage.fr

Pour Jean, la venue de son petit-fils Marek est l'occasion de faire revivre les souvenirs et de tenter de transmettre l'histoire familiale, près d'un siècle après la signature de la convention franco-polonaise de 1919.

Telle une madeleine proustienne, la saveur des *krouchtiki* ravive les lieux, l'histoire des migrants polonais, leurs traditions et leur installation dans le Pas-de-Calais.

Sans parti pris, avec tendresse et humanisme, il s'en dégage la photographie d'une époque au goût inimitable des *ogórki*.

Des arrière-grands-parents et des grands-parents venus d'une région parfois polonaise, parfois prussienne, parfois russe. Une enfance dans le Nord et les corons des mines, et puis la campagne de l'Avesnois. Jean-François Pocetek a partagé son écriture entre création solitaire et compagnonnage avec ceux qui voulaient dire leur vie sans oser le faire, collectant de la parole dans les différents paysages de France.

5 €

